

## **V. Le développement des haciendas entre le 17ème et le 18ème siècle.**

Le texte complet de la composition générale de 1714, nous a permis de constater qu'au terme du 17<sup>ème</sup> siècle, les *haciendas* et *estancias* occupaient la presque totalité des terres de Piura.

Selon la typologie élaborée par E. R. Wolf et S. Mintz, l'*hacienda* ou l'*estancia* étaient des propriétés rurales dotées de peu de capitaux, d'exploitation archaïque, dont la production était destinée à un marché de petite taille, mais dont le propriétaire aspirait à un certain pouvoir. Ces propriétés n'auraient pas seulement servi à l'accumulation de capital mais auraient aussi été un réquisit des ambitions sociales du propriétaire. A l'inverse, la plantation aurait été un grand domaine aux capitaux abondants et orienté vers un marché à grand échelle<sup>339</sup>.

A Piura, «*hacienda*» était avant tout un terme utilisé par les contemporains qui qualifiaient ainsi dès la fin du 17<sup>ème</sup> siècle toutes les propriétés rurales un tant soit peu consistantes. Ce concept était-il pour autant synonyme de latifundium sous-développé et replié sur lui-même ? Sans reprendre le débat sempiternel autour de la dichotomie *hacienda*-plantation - un débat concernant surtout la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle d'ailleurs -, et plutôt que d'esquisser une typologie de la grande propriété foncière, il nous paraît ici utile d'analyser l'évolution des prix, des capitaux, des techniques employées sur les grands domaines afin de mieux saisir l'évolution du principal outil de production de la région et d'en tirer des conclusions sur l'état général du développement à Piura.

Aucune documentation d'époque n'a décrit les caractères essentiels et l'évolution des grandes propriétés foncières entre le 17<sup>ème</sup> siècle et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Il s'est avéré nécessaire d'attaquer l'histoire de ces propriétés une par une, et ce, principalement à travers les testaments de leurs propriétaires, les actes de ventes, les contrats d'affermages, et toutes les affaires de justice concernant de près ou de loin le domaine. C'est pourquoi, dans une première partie, nous avons estimé utile de détailler le devenir et les transformations de quatre grands domaines afin d'exposer la diversité des sources consultées mais aussi la difficulté de réunir des séries homogènes de données. Dans une seconde partie, nous tenterons de définir les caractères généraux de l'ensemble des grands domaines de Piura.

---

<sup>339</sup> Mörner, Magnus, The spanish american hacienda: a survey of recent research and debate, dans **HAHR** **LIII, 2, 1973, pp. 183-216.**

### a. L'élite foncière de Piura et la transmission des grandes propriétés foncières.

Les points de départ de ces "biographies" d'*haciendas* furent naturellement les listes de propriétaires qu'offraient la composition générale - le cadastre - de 1714 et le registre des contribuables à l'impôt du "cabezón" de 1780. Dans certains cas, il fut possible de "remonter" les propriétaires successifs des fonds en examinant les premières inscriptions des *haciendas* dans le Registre de Propriété Immeuble à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle qui résumaient en quelques lignes l'histoire de la propriété - souvent à partir du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, parfois depuis la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.

Ces trois sources permirent d'abord de délimiter un "corpus" d'une soixantaine de propriétés foncières conséquentes qui correspondent quasiment aux 54 titres d'"*haciendas*", "*estancias*" et "*valles*" émis en 1714. Pour chacun des ces soixante domaines nous avons alors tenté de reconstituer une liste exhaustive des propriétaires. Ce travail aurait pu paraître disproportionné s'il ne s'était agi que d'examiner la distribution de la propriété parmi les élites régionales, mais il était le seul moyen d'accéder - par le biais des testaments, des inventaires après décès<sup>340</sup> - aux prix, aux capitaux, à la main d'oeuvre des grands domaines de la région entre le début du 17<sup>ème</sup> siècle et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle.

Au fur et à mesure que l'on remonte dans le 17<sup>ème</sup> siècle, les indications concernant les domaines et leurs propriétaires se font plus rares, à la fois parce que le volume des papiers d'archives devient moins important et parce que - comme nous l'avons vu - la propriété de la terre ne tenait pas encore un rôle central comme au 18<sup>ème</sup> siècle. De plus, tout les domaines n'étaient pas encore "nés". Dans notre cas, pour plus de la moitié des *haciendas* ou *estancias*, les sources ne remontent pas au delà de la seconde composition générale de 1645. Seules environ 45 pour cent des propriétés ont laissé une trace et le nom d'un propriétaire entre 1595 et 1644. Un bon tiers des domaines n'est documenté qu'à partir de la seconde «composition» générale, et 20 pour cent même ne le sont qu'avec la dernière «composition» de 1714.

La densité des informations recueillies varie alors fortement d'une propriété à l'autre. Pour certaines des *haciendas* les plus importantes (l'*hacienda* Yapatera par exemple), la liste des propriétaires est complète et pratiquement toutes les transactions concernant le domaine ont pu être datées précisément. Dans d'autre cas, d'importants "trous archivistiques" laissent dans l'ignorance les noms des propriétaires sur près d'un demi siècle. Souvent, une documentation fournie sur un domaine n'est dûe qu'à un litige prolongé sur ses frontières ou à une "féroce" affaire de succession.

Indirectement l'établissement de la liste des propriétaires a permis de relever en moyenne 4 indications de prix ou de valeur, environ 2 indications du montant des cens et

---

<sup>340</sup> Mais aussi parce que les descriptifs des catalogues d'archives ne mentionnent parfois que les noms des propriétaires alors que l'affaire concerne une propriété foncière bien précise.

chapellenies grevant le fonds, et encore près de 3 inventaires sommaires ou détaillés pour chacune des *haciendas* entre le 17<sup>ème</sup> siècle et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle.

Avant de nous consacrer à l'analyse complète de ces données, nous examinerons d'abord le développement des *haciendas* Yapatera et Morropón - domaines situés sur la rive droite du Piura, adossés au piémont andin et traversés chacun par un ou plusieurs torrents pérennes, puis celui des *haciendas* de Olleros et Pariguanás - deux domaines de la montagne de Piura. Les premières furent essentiellement des exploitations sucrières, de celles qui concentrèrent un grand nombre d'esclaves sur leurs terres, les secondes pratiquèrent surtout l'élevage du gros bétail.

Ces choix ne sont pas innocents. Ils concernent d'abord des propriétés relativement bien documentées et importantes. Ils illustrent ensuite, comme nous le verrons, des cas différents, presque opposés. Mais, ces quatre exemples ne reflètent pas pour autant tous les types d'*hacienda* qui existaient dans le Piura Colonial. Beaucoup étaient bien moins grandes. D'autres, comme nous l'avons vu, élevaient uniquement du petit bétail. Enfin, quelques unes étaient aux mains de caciques indiens. Chacune de ces particularités avait son importance dans la différenciation du développement en général.

#### *L'hacienda Yapatera.*

Du premier propriétaire de Yapatera qui apparaît dans les actes des archives nous ne savons que peu: depuis 1573 au moins, Gonzalo Prieto Davila était l'un des "*vecinos feudatarios*" de la ville de Piura, où il fut *regidor*, *alguacil mayor*, puis occupa même la fonction de trésorier des caisses royales. Selon le texte de la composition générale de 1714, il prétendait être fils de *conquistador*. La première référence concernant la propriété date de 1594, lorsque Davila imposa un cens de 680 pesos de 9 réaux en faveur de l'hôpital de la ville de Piura sur l'*estancia* de "*pan llevar*" nommée Nuestra Señora del Rosario située dans la vallée de "*Diapatera*". Selon l'acte d'imposition, le fond comptait alors seulement un moulin à grains, deux esclaves et quelques petits outils<sup>341</sup>.

Propriétaire de diverses autres *haciendas* à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle, dont celles de Pariguanás, Coleta, Huala, San Pedro et San Pablo, il déclarait être "le premier et plus ancien éleveur" de la région. Vers 1595, il possédait plusieurs milliers de caprins et d'ovins dans la vallée de Yapatera, avec lesquels il affirmait approvisionner la ville de Piura, le port de Paita et l'Armada du Pacifique Sud<sup>342</sup>.

---

<sup>341</sup> ADP. Pedro Marquez Botello, leg. 37, 1594, f.12. Gonzalo Prieto Davila lèvera l'hypothèque en remboursant les 680 pesos à l'hôpital dès 1597.

<sup>342</sup> ADP. Cor. c. civ. leg. 5, exp. 62, 1662 : "*del dicho ganado proveya de carneros a la republica de la dicha ciudad y del puerto de Paita y las armadas de su majestad y navios que ahi llegaron*".

Gonzalo Prieto Dávila avait épousé Berta Vasquez originaire de Moquer qui lui apporta 4.500 pesos de dot. Aucune descendance ne résulta cependant de ce mariage<sup>343</sup>. Après le décès de Dávila en 1599 à Paita, sa soeur et l'une de ses nièces - toutes deux soeurs de couvent - furent désignées comme héritières. Les propriétés foncières de Dávila furent alors vendues aux enchères.

Juan de Valladolid fit l'acquisition du petit bétail des *haciendas* de la côte, tandis que le *corregidor* Hernando de Valera rachetait l'ensemble des *estancias*, dont Yapatera.

Dès 1609, l'*estancia* fut de nouveau mise aux enchères avec d'autres propriétés foncières pour rembourser les dettes du défunt Hernando de Valera<sup>344</sup>. Cette vente montrait que Valera avait été l'un des plus grands propriétaires de Piura au début du 17ème siècle. L'*estancia* Yapatera n'était alors même pas la principale propriété de l'ancien *corregidor*, puisqu'il possédait l'*estancia* Pariguanás évaluée à 5.000 pesos soit 1.000 pesos de plus que Yapatera. Pourtant cette dernière était équipée d'un moulin à sucre, de chaudières pour la confection de sucre, et on y cultivait même un vignoble. Mais le bétail primait encore largement sur les cultures : l'*estancia* Pariguanás comptait alors plus de 300 juments et 80 vaches. Parmi les autres propriétés mises en vente, il y avait encore l'*estancia* de Huala spécialisée dans l'élevage de mules qui, avec ses bâtisses et outils était évaluée à 3.000 pesos, l'*estancia* de Chapica - 1.500 pesos - avec plusieurs milliers de pieds de vigne, sa *Huerta*, ses outils, sa maison d'habitation. Deux autres fonds plus petits, annexes de Pariguanás - *estancias de vacas* - valaient 200 pesos. Et, tableau complet de ce que possédait un grand latifundiste de Piura, l'acte de la mise en vente énumérait encore deux maisons et leurs terrains dans la ville de Piura, une savonnerie située sur la berge du rio Piura avec un troupeau de moutons de "Castille" de 700 têtes.

Malgré cette mise aux enchères, il semblerait que peu des propriétés furent effectivement vendues puisqu'en 1614, doña Mencia de Hurtado, la veuve de Hernando de Valera possédait encore Yapatera. Selon un contrat de vente, elle cédait au cours de cette année la propriété - qualifiée dès lors d'*hacienda* et non plus d'*estancia* - au curé de Piura, Juan Rodriguez Quintero pour 8.000 pesos. L'acte de vente était accompagné de l'un des premiers inventaires de la propriété. Il indiquait que la propriété était équipée d'un moulin à blé, d'un moulin à sucre, d'habitations, de cases pour esclaves et même d'une petite chapelle. La main d'oeuvre était constituée de douze esclaves, dont 8 hommes et 4 femmes, avec une moyenne d'âge de 38 ans<sup>345</sup>.

---

<sup>343</sup> ADP. Pedro Marquez Botello, leg. 37, 1592, f. 10.

<sup>344</sup> "En la ciudad de los reyes a dos dias del mes de noviembre del año de de mill seis cientos y nueve estando en la placa publica de esta ciudad.. Alonso de la Pas pregonero publico.. se traxeron en vente publica almoneda las haciendas que se venden y estan mandadas rematar por bienes del capitan Hernando Valera difunto..."

<sup>345</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 39, 1614, f. 186.

Deux ans plus tard, Juan Rodriguez Quintero, n'avait pas encore honoré un seul des termes de paiement. En 1616, après une tractation à l'amiable, il fut convenu que Crispin Sillero - un espagnol originaire de la ville de Alsana de Enares, mais cousin de la propriétaire<sup>346</sup> - reprendrait la propriété et paierait son dû à doña Mencia de Hurtado. Le nouvel acte de vente ne fut établi qu'en 1617, après le décès de Crispin Sillero. *L'hacienda* revenait donc aux héritiers et à don Christobal Fernandes Vivas, l'exécuteur testamentaire, de ce dernier. A peu de chose près, la propriété n'avait guère changé depuis 1614, mais son prix avait été rabaissé à 7.250 pesos de huit réaux, dont 1.265 pesos à cens déjà<sup>347</sup>.

En 1620, un nouvelle constitution de rente en faveur du couvent de "Nuestra Señora de las Mercedes" permettait de découvrir le nouveau propriétaire de *l'hacienda*, don Juan Rapela Moscoso<sup>348</sup>. L'avait-il acquise des héritiers de Crispin Sillero ou était-il lui même l'un de ces héritiers. Selon son testament, Juan Rapela Moscoso était né à Piura la Vieja, d'un père originaire de Galice. Parmi ses cousins, il comptait une famille d'encomendero de Piura, les Saavedras. Aucun lien ne semblait donc le relier à Crispin Sillero, et l'on doit donc supposer qu'il racheta *l'hacienda* aux héritiers de ce dernier vers 1617. Yapatera n'était pas la première acquisition de Moscoso, puisqu'il possédait *l'estancia* de Quinchayo, et la moitié de Culcas depuis 1603. En 1624, il céda ces deux propriétés à Juan Vargas de Saavedra pour 3.000 pesos<sup>349</sup>, et se consacra uniquement à l'exploitation de Yapatera.

Dans son testament établi en 1635, Juan Rapela de Moscoso ne rappelait que brièvement les caractéristiques de sa propriété foncière<sup>350</sup>. L'inventaire après décès de 1637 en revanche, décrivait tous les biens du défunt : une maison d'habitation dans la ville de Piura, un ensemble de pièces d'étoffes, de vêtements dont la minutieuse énumération trahissait la valeur dans un Pérou encore peu fourni en textiles, en habits de soie, et en "mode" espagnole. Il mentionnait aussi le mobilier de cette maison, et deux esclaves domestiques. Sur *l'hacienda* même, à douze lieues de la capitale régionale, l'inventaire comptait d'autres esclaves, une habitation, un moulin à sucre, puis tous les autres ustensiles nécessaires à la confection du sucre. On y recensait aussi des terres semées de blé au service desquelles étaient assignés six *mitayos*, un troupeau de petit bétail gardé par des *mitayos* de

---

<sup>346</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 40, 6 IV 1617, f.325. Testament de Crispin Sillero.

<sup>347</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 40, 1617, f. 399.

<sup>348</sup> ADP. Luis de Morales, leg. , 29 I 1620.

<sup>349</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 42, 1624, f. 21vta.

<sup>350</sup>ADP. Pedro Muños de Coveña, leg. 58, 1637 : "*Yten declaro que tengo por mis propios vienes conosidos una estancia llamada Yapatera doce leguas de esta dicha ciudad en la qual hay dos trapiches de hacer miel, cañaverales, esclavos, caballos, paylas, cuxalmas, herramientas y otros peltrajos como constare del inventario. Y assi mismo tengo en el dicho sitio de Yapatera un molino de pan moler con todos sus peltrechos sobre la qual dicha hacienda tengo impuestos y cargados dos mill y cuatro cientos y quinze pesos de a ocho reales de censo y puesto principal...*"

Catacaos, des animaux domestiques attachés aux labours de l'*hacienda*, des outils de forges, de charpenterie, de menuiserie<sup>351</sup>.

Après le décès de Juan Rapela de Moscoso, qui ne laissait qu'une fille "illégitime", l'*hacienda* revint au cousin, Pedro de Saavedra, encomendero, et fils de l'un des fondateurs de Piura. Ce dernier fit procéder à la composition de 1645, et eut maille à partir avec les anciens propriétaires du fonds, les héritiers de Crispin Sillero et doña Mencia de Hurtado.

En 1654, sa veuve, doña Clara de Castro Manrique de Lara, vendit la propriété au capitaine Sebastian Fernandes Morante pour 6700 pesos, mais avec en sus l'obligation de prendre en charge les cens qui la grevait et d'en payer les intérêts<sup>352</sup>. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Sebastian Fernandez Morante s'intègra à Piura en épousant Juana de Céspedes y Velasco et en fondant une compagnie d'élevage et de production de savon en 1652, avec son beau-père, le sergent Isidro de Cespedes.

Entre 1654 et 1672, Morante développa Yapatera au point d'en faire la plus grande *hacienda* sucrière de la région, augmentant toutefois régulièrement les cens qui la grevait. En 1663, par exemple, alors que l'*hacienda* comptait 24 esclaves, il chargea le fonds d'une nouvelle chapellenie au principal de 4.000 pesos<sup>353</sup>. En 1672, selon son testament, l'*hacienda* comptait 47 esclaves<sup>354</sup>. Entre temps, Morante avait aussi consolidé ses activités d'éleveur de petit bétail et de producteur de savon en faisant l'acquisition de l'*hacienda* Malingas en 1668.

Après le décès de Morante en 1672, cette politique d'expansion fut réduite à néant par les hypothèques trop importantes qui grevaient les domaines. Ainsi, sa veuve dut d'abord céder l'*hacienda* de Malingas en 1677, parce que le commerce du petit bétail était devenu moins lucratif. Puis, en 1688, l'*hacienda* de Yapatera, ruinée entre autres par des pluies et inondations catastrophiques. Selon un témoin qui décrivait l'état de la propriété en 1688, l'*hacienda* n'avait pas produit cent pesos depuis trois ans. Sa propriétaire n'était alors même plus en mesure de rémunérer les mitayos qui lui revenaient, ni de nourrir les esclaves dont le nombre avait été réduit à 12 seulement<sup>355</sup>.

---

<sup>351</sup> ADP. Corregimiento causas ordinarias, leg. 4, exp. 51, 1637, ff. 11-14.

<sup>352</sup>ADP. Juan de Morales, leg. 55, 1660, f. 179.

<sup>353</sup> AEP. Epoca colonial, leg. 1, exp. 2, 1663.

<sup>354</sup> ADP. ADP. F. Gomez Retamal, leg. ???, 1672 : "*en que tengo fundado trapiche con tres moliendas de bronze y todo lo demas a ellos perteneciente, cassas, cañaverales, y un molino de para moler, herramientas y aperos con quarentay siete piecas de esclavos barones y mujeres y el accion de seis yndios del pueblo de Olmos para chacaras y uno del dicho pueblo para ganados..*"

<sup>355</sup>AGN, Tierras y Haciendas, leg. 5, cuad. 28, 1780 : "*la hazienda nombrada nuestra senora de la Asumpcion de Yapatera que tubo compuesta y haviada de todo nezesario asi la casa de vivienda y demas oficina esenciales para la dicha hazienda como los canaverales, porras de lavar, mucho ganado y con mas de quarenta negros y que de dicha hazienda tubo muchos usufrutos que le balian cantidad considerable de plata*

Vendue aux enchères, l'*hacienda* fut acquise par don Felix de Fuentes pour 16.500 pesos dont 10.740 pesos à cens malgré son déplorable état<sup>356</sup>. Don Felix de Fuentes était originaire de Séville. A Piura, il avait épousé doña Juana Navarro qui lui avait apporté quelques 4.700 pesos en dote, alors que lui-même était sans ressources. Par la suite il obtint une charge de *Depositario General*. Son testament de 1708, montrait qu'il avait largement rééquipé l'*hacienda* Yapatera, puisqu'il y dénombrait 30 esclaves et 25 carrés de canne à sucre<sup>357</sup>. Après son décès en 1711, l'ensemble des ses biens furent évalués à 41.550 pesos, dont 32.000 pesos - soit 77 pour cent - constituaient la valeur de l'*hacienda*<sup>358</sup>. En une vingtaine d'années donc, l'*hacienda* avait pratiquement doublé sa valeur.

Les héritiers de Felix de Fuentes maintinrent le fonds individis et confièrent sa gestion au fils aîné don Juan Joseph de Fuentes. En 1711, l'*hacienda* avait produit 4.450 pesos de recettes qui provenaient pour 93 pour cent de ventes de pains de sucre et de

---

*y que aora por las continuas aguas del ano pasado de ochenta y seis y otros malos temporales a quedado y esta toda la dicha hazienda muy menos cavada y casi toda ella perdida por faltar le todo lo nezesario asi para las labores de tierras de sembrar como para los quarteles de cana, trapiches y molino que esta todo aruynado y destruydo como tambien las ... casas y oficinas lo qual save por haver ... visto y que las dicha Dona Juana de Zespedes ... alla tan pobre y ynposibilitada de me... no es possible que pueda hazer ningun reparo en dicha hazienda la qual ... de tres anos a esta parte no le arren... podido sacar de ella aun cien pesos... no por los des haviada y aniquilada... y tambien por no le haver quedado mas de dos negras y diez negros sin poder trabajar por ser muy biejos y enfermos y que tampoco puede la dicha Dona Juana sustentar los ni pagar los mitayos que para la dicha hazienda le son repartidos por provisiones del Real Gobierno ni tampoco los reditos de zensos que segun la noticia qur tiene este testigo son mas de seis mill pesos de principal..."*

<sup>356</sup> AGN Tierras y Haciendas, leg. 5, cuad. 62, 1780, f. 69 : "*Diez negros de diferentes castas y edades, dos negras, dos trapiches de bronze de moler cana corrientes tres paylas, las dos de ellas buenas, los fondillos mediana, un perol fundido, una campana de seis arrobas poco mas o menos, una capilla en que se dize missa una casa de vivienda con sus puertas ventanas llaves y seraduras, la casa de paylas con su bodega y tinajones de hechar miel, una casa de purgar la azucar otro en que se guarda, yten de dexo en que se seca cientos y cinquenta hormas y porrones, un molino de pan corriente con su casa alta y baja, quatro bueyes, todo genero de herramienta de carpinteria, lampas, hachas, machetes y corbillas, una carreta, quatro yugos, quatro espumaderas de cobre, cinco quarteles de cana de beneficio con todas las tierras de pan sembrar y pastos de pastear ganados en que entra el sitio nombrado chulucanas que rio abajo linda con el de Tiringallo y corre poco mas o menos de un quarto de legua con todas los demas sitios y majadas y salidas usos derechos servidumbres y siete mitayos que se dan y enteran del pueblo de Santo Domingo de Olmos los seis para el beneficio y labores de chacras y el otro para la guarda de ganado con mas otro del repartimiento de Catacaos que se da y entra de la sexta parte y parcialidad de Tangarara..."*

<sup>357</sup> ADP. Antonio Rodriguez de las Varillas, leg. 110, 15. I. 1708, f. 91.

<sup>358</sup> ADP. Corregimiento, c. ord. leg. 25, exp. 494, 1724, f. 145.

cassonnades et pour 7 pour cent de l'affermage du moulin à blé. Mais selon don Juan José de Fuentes, le domaine ne rapporta annuellement qu'environ 3.750 pesos de recettes entre 1711 et 1724, une somme peu élevée si l'on en croit l'une des héritières qui avait entendu dire son père que l'*hacienda* produisait plutôt de 6 à 7.000 pesos chaque année.

Le décès de Juan Joseph de Fuentes en 1724 fut l'occasion d'un nouvel inventaire exhaustif du domaine. L'*hacienda* se divisait alors en trois sites : Yapatera, le site principal ; la *baqueria* de Chulucanas - un endroit consacré à l'élevage des vaches -, et le lieudit Alita pour le petit bétail. L'emplacement nommé Yapatera concentrait la plupart des bâtiments du domaine. Le plus important, la casa *hacienda* en adobe au toit de paille était constitué d'une salle principale, de deux ou trois pièces et d'une petite baraque adjacente tenant lieu de cuisine. Servant à la fois de résidence, d'officine et d'entrepôt d'outillages, on y trouvait tout autant de la vaisselle fine, des tableaux, des livres que des outils de charpentier, des balances ou des ustensiles pour les travaux des champs.

Une petite chapelle, elle aussi en adobe et couverte de paille, se dressait à côté de l'habitation. Une grande porte à double battant surplombée d'une cloche permettait d'accéder dans un intérieur chargé de saints et de décorations les plus diverses. Aux abords immédiats de la chapelle, l'*hacienda* soignait une petite *huerta* d'arbres fruitiers.

Puis venaient les bâtiments utilitaires du domaine. D'abord une bâtisse qui hébergeait le moulin à blé, et l'ensemble des ustensiles nécessaire à son fonctionnement. Composé de deux grandes pierres, le moulin était actionné par l'eau d'un canal construit de chaux et de briques.

Non loin, deux moulins à sucre en bronze étaient installés sous leurs feuillées respectives. A leur côté, s'élevait le bâtiment qui abritait le train de trois chaudières et une pièce avec 26 jarres servant à garder le vésou. Un troisième édifice, nommé "*la olleria*", servait de purgerie : l'inventaire y dénombrait 140 formes pour la purification du sucre. Le quatrième bâtiment - la *bodega* - était le magasin où l'on entreposait le sucre et la cassonnade prêt à être envoyés à Piura. Enfin, le site comptait encore deux feuillés - l'une servant à entreposer la canne, l'autre d'abri sous lequel l'on brisait la cassonnade -, et un dernier bâtiment en ruine au toit effondré. Au total, le complexe central de l'*hacienda* était constitué d'une huitaine de bâtiments en adobe sans compter les feuillées.

Au moment de l'inventaire, en mai 1724, l'*hacienda* cultivait 24 carrés de canne, dont 5 étaient sur le point d'être récoltés et deux inutilisables. Hormis la canne, le domaine avait encore planté des arbres fruitiers, quelques pieds de vigne et une bananeraie dans une seconde *huerta*.

Le nombre d'esclaves avait baissé depuis 1711 : d'après l'inventaire, l'*hacienda* n'en exploitait plus que 21 dont trois seulement étaient dans la force de l'âge pour les travaux des champs et l'une, la cuisinière affectée à la *casa hacienda*. Le rodéo effectué pendant trois jours, dénombra quant à lui 59 bêtes de somme et de charge, chevaux et mules au service de l'*hacienda*.

Sur le site de Chulucanas, ne se dressaient que deux modestes vieilles cases qui servaient d'habitation aux *baqueros* et un enclôt pour le gros bétail. Là, le rodéo rassembla 161 vaches et 5 chevaux de selle. Selon les dires des peones, près d'une soixantaine de bêtes ne purent cependant être localisées : le nombre total du bétail s'élevait à plus de 220 têtes.

Au lieu-dit Alita, l'on avait construit une habitation de *tabique* et 2 abris feuillés. L'endroit comptait aussi une petite *huerta*, mais tenait surtout lieu de pâturages aux 16 boeufs du moulin à sucre et aux six ou sept troupeaux de caprins et ovins qui totalisaient plus de 2.000 têtes<sup>359</sup>.

En résumé, les inventaires de 1711 et 1724 montrent que dès le début du 18ème siècle, l'*hacienda* Yapatera disposait de toutes les infrastructures dont elle userait jusqu'aux modernisations de la seconde moitié du 19ème siècle. Comme autres indicateurs de l'évolution de la conjoncture sur l'*hacienda*, il restait les variations du stock de bétail, l'état des carrés de canne et le nombre d'esclaves. A cet égard, l'inventaire de 1724 dessinait une récession pour la deuxième décennie du 18ème siècle : le nombre des esclaves avait diminué d'un tiers, et les carrés de canne n'avaient pas augmenté régulièrement comme ils le faisaient depuis le 17ème siècle.

Cette baisse de productivité entraîna fatalement la vente du domaine trois années après le décès de Juan Joseph de Fuentes, le nouvel administrateur et exécuteur testamentaire n'ayant pu régler les intérêts des cens dont la somme des principaux s'élevait à 15.940 pesos. En 1727, l'*hacienda* fut ainsi acquise aux enchères pour la somme de 34.000 pesos par doña Maria Velasquez y Tineo et don Pablo Jaime de los Rios, son époux<sup>360</sup>. Ce dernier ne participa cependant qu'à hauteur de 2.000 pesos, ce qui constituait toute sa fortune.

Doña Mariana Velasquez y Tineo était originaire de Piura, descendante des familles d'encomenderos. En premières noces, elle avait épousé don Carlos de León y Sotomayor, *abogado de la real audiencia* de Lima décédé en 1722, dont elle eut un fils : don Ignacio de León y Velasquez.

Lorsque Mariana Velasquez y Tineo mourut vers 1748, don Ignacio hérita de Yapatera mais dut racheter la part de don Pablo Jaime de los Rios avec 8.000 pesos. A cette

---

<sup>359</sup> ADP. Corregimiento, c. ord., leg. 25, exp. 494, 1724, f. 25

<sup>360</sup>ADP, Escribano S. Jimenez Sarco, leg. 33, 1727, f. 186 : Vente de l'*hacienda*, les héritiers (doña Thomasa, doña Geronima, doña Juana de Fuentes et don Francisco Ivieto) indiquant "... *que por quanto por vienes del depositario general don Felix de Fuentes y de doña Juana Navarro nuestros padres quedaron en esta ciudad las casas de su vivienda, asi mismo la hacienda y estancia nombrada nuestra señora de la Asumpsion de Yapatera, que esta en terminos de esta juridiccion las quales dichas fincas por no haver pagado los reditos de los sensos en ellas ympuestas, el alvacea y administrador de dicha hacienda, el comissario Don Diego Atesones y Laporalla que la administro por fallecimiento del comissario don Juan Joseph de Fuentes, se sacaran a venta y pregon por el principal y corridos de las imposiciones sobre ellas hechas...*".

époque, il devint l'un des plus respectables grand propriétaire foncier de Piura puisqu'il avait déjà reçu l'*hacienda* Guapalas et une savonnerie de sa mère, à sa majorité en 1737. Sa fortune devait alors atteindre près de 70.000 pesos.

Au décès de don Ignacio de León vers 1789, l'*hacienda* était au sommet de sa gloire pour l'époque coloniale : elle employait alors plus de 60 esclaves. Don Antonio de León y Gastelú hérita du domaine, mais ne put en bénéficier longtemps, car il mourut seulement deux années après son père. Son décès fut l'occasion d'un inventaire qui évalua l'*hacienda* à plus de 36.000 pesos.

**Tableau 65 : la distribution des capitaux de l'*hacienda* Yapatera en 1792.**

Capitaux	valeur en pesos	%
La casa <i>hacienda</i> et son ménage	2.647	7
Entrepôts, purgerie, feuillées, chaudières, deux moulins à sucre, un enclôt	1.758	5
Outillage divers	165	0
57 esclaves	17.100	47
Bétail de service (mules, chevaux, 27 boeufs)	620	2
516 vaches	2.580	7
Les cultures (25 carrés de canne, 7 cocotiers, une bananeraie)	578	2
Terres de l' <i>hacienda</i>	11.000	30
Total	36.449	100

Source : ADP. Int. c. ord., leg. 7, exp. 117, 1792, ff. 81-83vta

Près d'un tiers de la valeur de l'*hacienda* était constitué de ses terres, alors que les infrastructures, le bétail et les cultures n'en représentaient pas plus de 23 pour cent. Le plus gros investissement de ce domaine sucrier restait les esclaves, pratiquement la moitié de son prix. Hormis une augmentation du nombre de ses esclaves, l'*hacienda* n'avait pas évolué depuis l'inventaire de 1724.

L'*hacienda* était alors de nouveau en difficulté : les religieux du couvent de la Merci réclamaient certains intérêts de chapellenie qui n'avaient pas été payés depuis neuf années. L'exécuteur testamentaire recommanda alors la vente, faisant valoir que seul un nouveau maître pouvait redresser le domaine<sup>361</sup>.

Le nouvel *hacendado* de Yapatera devint alors don Juan José Carrasco, déjà propriétaire des *haciendas* Congoña, Pocluz et Tiringallo. En 1766 pourtant, il ne possédait encore que Congoña qu'il venait d'hériter de son père don Manuel Gonzales Carrasco. Quarante années plus tard, en 1825, il était, si l'on en croit son testament, le propriétaire le plus prospère de Piura, car outre ces quatre domaines, il avait encore acquis 3 *haciendas* de la province de Jaen - Jacatacumba, Saulaca et Saulaquita - et une résidence à Piura qui

<sup>361</sup> ADP. Intendencia, causas ordinarias, 1791.

valait plus de 9.000 pesos. De plus, il hérita de son fils "naturel" don Domingo Carrasco qui avait été propriétaire de l'*hacienda* Landa. Sa fortune pouvait s'évaluer à plus de 100.000 pesos<sup>362</sup>.

Don Juan José Carrasco ne se maria pas, mais eut deux filles, doña Juana Josepha et doña Rita Carrasco y Laizaquilla dont il fit ses héritières. Dès 1833 cependant, Rita Carrasco se voyait obligée de céder Yapatera pour payer les dettes de son père. Don Francisco Távара, l'un des crédateurs en fit l'acquisition pour la somme de 32.000 pesos<sup>363</sup>. Pour la première fois depuis sa constitution, l'*hacienda* avait sensiblement baissé en valeur. Pour quelles raisons ?

L'inventaire de 1833 vient nous en expliquer la cause. D'après cette évaluation, l'*hacienda* ne valait même pas ces 30.000 pesos, et cela malgré l'addition des terres de Tiringallo valorisées à 4.000 pesos. A première vue les infrastructures, l'outillage de menuiserie, de charpenterie, les chaudrons, le moulin à sucre étaient identiques à ceux inventoriés en 1792, mais en 1833, le domaine se trouvait en bien piteux état : l'habitation et la chapelle étaient en ruine, le moulin à sucre inutilisable. Des 16 carrés de canne existant, 6 étaient perdus, 2 en très mauvais état et 8 bien maltraités par une invasion de rats. Toutefois, la baisse de son prix était essentiellement due à la décapitalisation en esclaves : l'*hacienda* n'en comptait en effet plus qu'une trentaine à cette époque, dont la valeur totale s'élevait à 6.390 pesos soit pratiquement un tiers de leur valeur en 1792. A l'inverse, le prix des terres avait continué d'augmenter de manière significative passant de 11.000 pesos à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, à 14.000 pesos en 1833 et compensant en partie la dégradation du capital investi sur le domaine.

Vers 1840, le frère de don Francisco Távара, don Santiago Távара reprit le domaine. Santiago Távара, après avoir été ambassadeur au Chili, député pour la province de Piura, sénateur du parlement de La Libertad, anti-esclavagiste malgré sa condition de latifundiste côtier, termina sa vie dans une pauvreté relative ayant délaissé ses intérêts économiques : à partir de 1848, l'*hacienda* Yapatera fut administrée par un syndicat de créanciers, situation qui se prolongea jusqu'en 1871, dans des conditions que certains dénoncèrent de manière virulente :

...l'*hacienda* Yapatera qui a plus de cent soixante dix tenanciers qui ont payé et payent plus de neuf mil deux cents pesos d'affermages par an. Et avec la lieue d'hivernages pour laquelle je donnerais quatre milles pesos d'affermage par an et dans laquelle l'on engraisse six cents têtes de bétail, Yapatera produit plus de 13.200 pesos par an, alors qu'entre membres du syndic et le dépositaire l'on

---

<sup>362</sup> ADP. Manuel Rebolledo, leg. 72, 25 IV 1825, f. 92 : testament de don Juan José Carrasco fils de don Manuel Gonzales Carrasco et doña Rita Cruzat y Requeña.

<sup>363</sup> ADP. Manuel Rebolledo, leg. 79, 1833, f. 454.

dit avoir arrenté Yapatera pour 3.000 pesos par an. Quel scandale !<sup>364</sup>

L'un des plus importants crédateurs de Távara, don Vicente Eguiguren, obtint finalement l'*hacienda* en 1871. Pour la première fois, un créole qui n'était pas né à Piura, parvenait à s'approprier Yapatera : originaire de Loja en Equateur, il s'était installé à Piura vers le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle où il avait épousé doña Antonia Escudero Valdivieso, fille de don Francisco Escudero et de doña Josefa Valdivieso, deux familles de grands propriétaires de Piura. Son épouse hérita de l'*hacienda* Solsol et d'importantes sommes d'argent. Lui-même n'était pas démuné puisqu'il possédait une *hacienda* à Loja en Equateur. La vente de ce domaine et la fortune de son épouse, lui permit d'acquérir successivement les *haciendas* Matalacas, Salitral, puis une partie de Campanas et finalement l'*hacienda* Yapatera, sans parler d'un ensemble de propriétés urbaines à Paita, Sullana et Piura. En 1871, Vicente Eguiguren avait bâti la plus grande fortune foncière de Piura<sup>365</sup>.

---

<sup>364</sup> ADP, JPI, leg. 136, exp. 2733, 1871 : "...la hacienda de Yapatera que tiene mas de ciento setenta colonos que han pagados y pagan mas de nueve mil doscientos pesos de arriendo por año. Y por la legua de invernias que daría yo de arriendo cuatro mil pesos por año, en la que se engordan seiscientos reces, produce Yapatera mas de trece mil doscientos pesos por año, y entre los syndicos y el depositario dicen que la han arrendado "Yapatera" por tres mil pesos al año. Que escandalo !"

<sup>365</sup> ADP, Protocolo de Expedientes protocolizados, Y. Bustamante, 1884-1885, n°20 : "Declaro que cuando contraje matrimonio tuve por capital propio la hacienda "Jiviruite"(?), situada en le Republica del Ecuador, cuya hacienda con su trapiche, enserco, plantaciones de caña, casa y semovientes fue valorizada en veinte y tres mil peso, de los que deduciendo las capellanias que reconocía el fundo y mis obligaciones personales quedaba por mi capital liquido la suma de seis mil seiscientos setenta y siete pesos. Dicha hacienda la vendí a Don Carlos Federico Eguigüren. Posteriormente, por muerte de mi Señora madre Doña Francisca Riofrio, heredé dos mil quinientos pesos.

*Declaro que mi esposa heredó de su señor padre Don Francisco Escudero la mitad de la hacienda "Sol Sol", que, con sus capitales le fué adjudicada en siete mil trescientos sesenta y nueve pesos, siete reales; una esclava en doscientos pesos y en dinero siete mil diez y siete pesos dos reales, seis octavos, que me fueron entregados. En cinco de Enero de mil ochocientos sesenta y nueve su señora madre Doña Josefa Valdivieso me entregó como anticipacion de herencia de mi esposa, quince mil pesos, y posteriormente veinte mil pesos. Por fallecimiento de la señora Valdivieso he recibido por herencia materna de mi esposa, once mil quinientos pesos. Parte del valor de estos bienes pertenecientes a mi esposa, se invirtió en la compra que hize a mi señora madre politica de la otra mitad de "Sol Sol", en tres de Julio de mil ochocientos setenta y uno, en doce mil quinientos pesos, por manera que este fundo pertenece en su totalidad con sus enseres y capitales a mi referida esposa.*

*Durante nuestro matrimonio hemos adquirido los siguientes bienes: la casa de nuestra morada, las haciendas de "Matalacas" y "Salitral"; la mitad de la de "Campanas"; la casa que fue de Maria Arriaga,*

Peu après le décès de Vicente Eguiguren, les héritiers formèrent la société Eguiguren Hermanos en 1889 qui continua d'exploiter bon nombre de ces propriétés jusqu'à la réforme agraire de 1970.

**Tableau 66: propriétaires de l'hacienda Yapatera, 1590-1900.**

Propriétaires	date de poss	origine	titres-offices
Gonzalo Prieto Davila	(1590)-1599	Espagne	Alcalde ordinario Encomendero
Hernando de Valera	1600-1609	Espagne	Corregidor - Capitaine
Doña Mencia de Hurtado	1609-1614	?	Epouse de Valera
Juan Rodriguez Quintero	1614-1616	Espagne	Curé, vicaire, juez eclesiastico.
Crispin Sillero	1617	Espagne	
Juan Rapela de Moscoso	1617-1637	Piura	
Pedro de Saavedra, son épouse Clara de Castro	1638-1654	Piura	Encomendero
Sebastian Fernandez Morante	1654-1672	Tolède	Encomendero - Capitaine
Juana de Cespedes y Velasco, (son épouse)	1672-1688	Piura	
Felix de Fuentes	1688-1711	Séville	Depositario general
Juan Joseph de Fuentes, et héritiers	1711-1727	Piura	-
Maria Velazquez y Tineo, Pablo Jaime de los Rios	1727-1744	Piura	
Ygnacio de Leon y Velazquez	1744-1789	Piura	Capitaine
Antonio de Leon y Gastelú	1790-1793	Piura	
Juan José Carrasco	1793-1812	Piura	
Rita Carrasco	1812-1835	Piura	
Francisco Távara	1835-1840	Piura	
Santiago Távara	1840-1848	Piura	Député, Sénateur
Syndicat de créancier de Santiago Távara	1848-1871		
Vicente Eguiguren	1871-1884	Loja	
Les héritiers, puis la société Eguiguren Hermanos à partir de 1889.	1885-1970		

L'histoire de l'hacienda Yapatera nous donne donc une première mesure de l'instabilité de la propriété foncière au cours de la période coloniale. Depuis la première composition générale en 1595, jusqu'en 1871, l'hacienda eut une vingtaine de propriétaires, et changea pour le moins une dizaine de fois de mains par vente. La plupart de ces cessions

*situada en la calle del Playon de esta ciudad; la que fue de Don Jose Mercedes Olivares situada en la misma calle bajo el número doscientos ochenta y dos; varios creditos en el concurso de Don Santiago Távara la hacienda Yapatera y varias fincas urbanas ubicadas en Piura, Paita y Sullana, que adquirí del mismo concurso en remate público; de todo lo cual, asi cinco de mis créditos activos, derechos y acciones, corresponde la mitad a mi esposa, deducidos que sean los créditos pasivos, los parafernales de ella, y mi capital".*

furent provoquées par un endettement croissant du propriétaire incapable de rembourser les intérêts des cens et chapellenies grevant la propriété. Seul le début du 17<sup>ème</sup> siècle vit des transactions librement consenties entre les deux parties.

Le règne d'une seule famille à la tête du même grand domaine tout au long de la période coloniale relève donc plutôt du mythe que de la réalité, puisqu'en moyenne celle-ci changea de maître toutes les 30 années environ. La plus longue emprise d'une famille sur la propriété ne dépassait pas 65 années et trois générations. Et encore, commencée par doña Maria Velasquez y Tineo en 1727, ne dura-t-elle qu'en raison de la longévité de son fils don Ignacio de León y Velasquez, décédé en 1789. Le 18<sup>ème</sup> siècle fut ainsi la principale période d'accalmie dans cette succession d'abandons.

En raison de l'endogamie de l'élite régionale, il est peut-être hasardeux d'affirmer que les cessions du domaine se faisaient réellement en dehors d'une famille. Cependant, les acquéreurs de la seconde moitié du 17<sup>ème</sup> siècle par exemple, don Sebastian Fernandez Morante et don Felix de Fuentes, étaient tout deux originaires d'Espagne, qui plus est de régions fort différentes. Et si leurs épouses étaient bien nées à Piura, aucune trace de parenté ne les liait plusieurs générations en arrière aux précédents propriétaires de *l'hacienda*.

D'un autre côté, il faut constater que ce domaine ne fut jamais acquis par un propriétaire resté étranger au cercle restreint de l'élite locale. Au 17<sup>ème</sup> siècle, les deux tiers des propriétaires étaient originaires d'Espagne, mais leur acquisition de Yapatara allait de pair avec une intégration réussie et une installation définitive dans la capitale régionale.

Le cas de *l'hacienda* Yapatara est-il exemplaire de la progression de la propriété foncière à Piura ? L'évolution d'une autre *hacienda* sucrière, Morropón, présente de notables différences. Remet-elle pour autant en question les principaux caractères de la transmission des propriétés définis par l'étude antérieure ?

#### *L'hacienda Morropón.*

*L'hacienda* de Morropón fut l'un des rares grands domaines de Piura qui ne se constitua qu'après les deux premières compositions de terres de 1595 et 1645. Le domaine n'apparaît en effet qu'à partir de 1670, lorsque don Francisco de Sojo rassembla plusieurs propriétés moyennes autour des cours d'eau "de las Gallegas" et "de las Piedras". Le noyau de Morropón fut par exemple cédé en 1679 par Francisco de Morales pour 400 pesos seulement (il les possédaient de son père Bernabe Morales)<sup>366</sup>.

---

<sup>366</sup> ADP. Escribano Joseph de Cespedes, leg. 24, 1679. Les frontières de ces terres à l'époque étaient les suivantes : "*desde el rio que llaman morropon hasta el pueblo viejo de moscala como se ba del dicho morropon a santa ana y baja desde el pueblo dicho, hasta el cerro de franco y subiendo por la pampa del dicho moscala hasta la serrania corriendo por ella hasta el mismo rio, y por el arriva hasta donde llaman*

Don Francisco de Sojo, originaire de la ville de Arsíniega en Espagne - grand marchand semble-t-il - épousa doña Catalina Cornejo Cantoral héritière de l'une des principales familles de la région, apportant plus de 18.000 pesos en dot à ce mariage. Son testament établi en 1691 résumait l'étendue de ses possessions et montre l'importance du capital investi sur un domaine au moment où s'étendait la frontière agricole : selon ses dires il aurait investi plus de 33.000 pesos en moulins à sucre, en chaudrons de cuivre, et dans l'achat de 26 esclaves<sup>367</sup>. Mais cette *hacienda* sucrière n'était pas sa première propriété foncière. Il avait ainsi acquis l'*haciendas* Pocluz en 1666<sup>368</sup>, sans mentionner l'*hacienda* Tangarará achetée dès 1661, agrandie par des acquisitions successives, puis cédée de son vivant à son fils Juan de Sojo.

En 1694, à la mort de son père, le capitaine et futur général, don Juan de Sojo Cantoral hérita aussi de l'*hacienda* Morropón. Le domaine présentait alors la particularité d'être la seule grande propriété foncière du Haut-Piura liée à un majorat, (*mayorazgo*), qui "est le droit possédé par un individu d'hériter indivis d'un patrimoine familial, inaliénable et perpétuel. Par extension de sens du mot, c'est le domaine affecté par ce droit". Il avait pour but d'éviter le démembrement futur du domaine par divisions successorales et à l'empêcher de sortir, par vente, don ou toute autre forme d'aliénation, du domaine éminent de leur descendance. Le propriétaire était attaché à la propriété comme le seigneur à son fief : à perpétuité<sup>369</sup>.

Don Juan de Sojo avait épousé doña Rosa de Olabarietta, originaire de Lima, pour laquelle il avait constitué une dot qui s'élevait à plus de 60.000 pesos, et comprenait le droit

*cañas de guayaquil todo de la banda del dicho rio que cae a santa ana..., avec une autre partie: desde el dicho rio de morropon hasta el rio que llaman de las piedras y todo lo que ...ay de rio a rio hasta donde se encuentra con el dicho de las piedras y subiendo por el arriva hasta la serrania que sube a Guancabamba".*

<sup>367</sup> ADP. Domingo Valencia, leg. 130, f. 92vta, 1691. "*la hacienda de Buenos Ayres con sus tierras asta el rio de las Piedras y con dos corrales de ganado vacuno, en que me parece abra mas de mil quinientos cavesas chicas y grandes algunas alzadas. En el rio de las Piedras, una hacienda llamada Nuestra Señora de la Limpia Concepción con dos trapiches de Bronze, cinco fondos asentados, tres peroles, dos ollas de cobre, trese cuarteles de caña, erramientas, casas y otros aperos con mas veinte y seis piezas de esclavos, y una manadilla de cabras y obejas, bueyes, y mas treinta y tres mulas de requa aparejadas y mas declaro que pertenece a esta dicha hacienda la vaqueria que tengo en el rio de Morropón que llaman de la Gallega con sus ganados, tierras, todos los que comen en Moscala y el rio arriba que todo a de perteneser a dicha vaqueria y a dicho trapiche. Y declaro que tengo gastados en la dicha hacienda treinta y tres mill pesos en esclavos, trapiches, fondos, casas y la licencia para fundar dicho trapiche, mas algunos caballos, potros.. que pertenecen a dicha hacienda..."*

<sup>368</sup> ADP. Notarial, leg. 31, 1666, f. 182vta. Vente de l'*hacienda* Pocluz et Cachiris, don Gaspar Gutierrez de Rosas au capitaine Francisco de Sojo pour 5.200 pesos dont 2.725 à cens.

<sup>369</sup> Jean Piel: Capitalisme agraire au Pérou, volume I, p. 279.

sur le majorat<sup>370</sup>. En 1705, il affermait Morropón et son moulin à sucre au capitaine Juan de Palacios pour 6 années. Le montant du bail avait été fixé à 2.600 pesos par an. L'*hacienda* avait encore accru ses moyens de production puisqu'elle comptait alors 31 esclaves, deux moulins à sucre, une vingtaine de carrés de canne à sucre et une centaine de vaches<sup>371</sup>.

Le général mourut en 1733, et laissa les domaines - selon les principes du majorat - à son fils aîné don Francisco Nicolas de Sojo Olabarieta. La trace de l'*hacienda* se perd alors pour quatre décennies et ne réapparaît qu'en 1773, lorsque les biens des Sojo Olabarieta furent cédés par l'exécuteur testamentaire à don Tomas Fernandes de Paredes<sup>372</sup>. Ce dernier était-il sans liens avec la famille des précédents propriétaires et fit-il acquisition du domaine au prix fort ? La question a son intérêt puisqu'elle concerne l'unique vente de la propriété, mais reste en suspens en raison des trous archivistiques relatifs aux Sojo Olabarieta à Piura. Ceux-ci semblaient en effet principalement résider à Lima.

En 1795, don Tomas Fernandes de Paredes arrentait l'*hacienda* Morropón à don Bartolome Quiroga y Sotomayor. Les conditions particulières de cet affermage découvraient alors les mutations de l'*hacienda* : la canne à sucre ne jouait plus un rôle central comme au début du 17<sup>ème</sup> siècle puisque don Thomas en arrentait l'exploitation, avec un moulin à sucre, pour 350 pesos seulement. En réalité, le propriétaire se réservait la nouvelle manne que constituaient les baux d'affermages des tenanciers toujours plus nombreux sur les domaines<sup>373</sup>.

---

<sup>370</sup> ADP. J. Narciso de Nivardo, leg. 62, 1733, f. 190-197.

<sup>371</sup> ADP. A. Rodriguez de las Varillas, leg. 109, 1705, f. 394-400.

<sup>372</sup> M. Seminario, Historia de Sullana, ???

<sup>373</sup> ADP. Ignacio Valdivieso, Leg 153, 1795. "*Primeramente que en dicho arrendamiento solo se ha de comprender lo que se contiene bajo del cerco de los quarteles con esclabos, bueyes, erramienta, y demas que al tiempo de la entrega, que se le haga por formal ymventario se encuentre en dicha hazienda para el servicio, y manejo del trapiche y cultivo de caña. Ytt. que por esta misma razon se entiendan excluidos de dicho arrendamiento, los que me pagan los havitantes de la Hazienda por las chacras que cultivan en ella, y ganados que tienen, pues todos estos arrendamientos con los demas que se cobrasen de las manadas que pasasen o comesen en dicha hazienda, con los que yo tenga por conbenientes poner en ella todos han de ser de mi cuenta, como tambien el gobierno de dicha hazienda para lo que yo guste mandar en ella. Ytten que por el arrendamiento de la caña en la forma dicha me ha de pagar en la molienda de cada año tresientos y cinquenta pesos en raspaduras de buena calidad y tamaño, y a toda mi satisfaccion, y no siendo lo se me ha de entregar en dinero la expresada cantidad de tresientos y cinquenta peos y si los tomase en raspaduras, siendo de mi satisfaccion han de ser libres de fletes, y del quatro por ciento de encomiendo que deve pagarme en el mismo efecto a mas de los citados tresientos y cinquenta pesos del arendamiento. Ytt. que ha de ser a su cuenta y cargo, cobras los arrendamientos que por qualquier razon se me pagasen en la expresada Hazienda assi en ganados, como en plata segun mis prebenciones, remitiendome uno y otro de su cuenta costo y riesgo*

Vingt années plus tard, le faire valoir direct avait déjà pratiquement été abandonné. Don Thomas Fernandes de Paredes, décédé vers 1802, avait légué l'*hacienda* à don Gregorio Fernandez de Paredes, curé de Sayan, doctrine de l'évêché de Lima. En 1814, celui-ci afferma le domaine à son cousin don Francisco Javier Fernandes de Paredes pour 2.900 pesos par an. Selon le contrat d'affermage, la propriété était en piteux état et dépourvue de capitaux, et d'infrastructures : elle ne comptait plus qu'un esclave et de ses 12 carrés de canne, seuls 3 étaient encore utilisables<sup>374</sup>.

Vers 1820, don Francisco Javier Fernandes de Paredes, devenu le nouveau marquis de Salinas, héritait du domaine. En l'affermant pour 3.300 pesos en 1823, il indiquait cependant l'avoir rééquipé de 7 esclaves et d'avoir porté à 24 le nombre des carrés de canne<sup>375</sup>. En 1835, il l'affermait de nouveau à don Domingo Adrianzen. Le prix du bail s'élevait annuellement à 3.000 pesos. Dans ce cas encore, les clauses du contrat décelaient l'importance qu'avaient pris les tenanciers sur le domaine, puisqu'une partie d'entre elles s'attachaient à en contrôler les débordements<sup>376</sup>.

A la suite du décès de Francisco Javier Fernandes de Paredes vers 1850, l'*hacienda* devint la propriété de doña Jacinta Fernandes de Paredes. Celle-ci mourut à l'âge de 36 ans en 1855, laissant l'*hacienda* à son second époux don Pedro de Arrese. L'inventaire de ses biens évaluait l'*hacienda* Morropón à 128.551 pesos en 1856, ce qui en faisait avec l'*hacienda* Tangarará, l'un des plus importants domaines fonciers du Piura de l'époque. Les infrastructures se limitaient à une habitation flanquée d'un magasin pour le moulin à sucre, et dudit moulin à sucre, le tout évalué à 785 pesos seulement. La valeur de l'outillage, des chaudrons pour chauffer le vésou s'élevait à 399 pesos. L'*hacienda* ne cultivait alors que 6 carrés de canne - *de una quadra* chacun - estimés à 247 pesos 4 réaux au total. Le bétail se limitait à 70 vaches, 6 boeufs de trait et 474 ovins et caprins évalués à 1.322 pesos. Avec 125.000 pesos, la seule valeur des terres représentait 97 pour cent du prix de l'*hacienda*<sup>377</sup>.

Cette valeur extrême témoigne de l'explosion de la rente foncière, et de l'abandon du faire valoir direct. L'âge d'or de l'exploitation de la canne, un peu comme l'*hacienda*

*a mi hazienda de Tangarara; de modo que ni por la recogida, ni por la remicion de dicho ganado, me haga cargo de costo alguno por que todos los que se impen diesen en ello han de ser como dicho es de su cuenta".*

<sup>374</sup> ADP. Antonio del Solar, leg. 122, 1814, f. 277vta. Affermage de l'*hacienda* Morropón.

<sup>375</sup> ADP. Manuel Rebolledo, leg. 71, 1823, f. 226vta.

<sup>376</sup> ADP. Manuel de la Vega, Legajo 138, 1835, f. 142. Le propriétaire s'inquiéta d'ailleurs particulièrement de ce que ces tenanciers eussent pu créer un bourg. L'une des clauses stipulait ainsi : "*no permitira el arrendatario que se hagan ranchos a menos distancia de dos cuadras, si no lo es los que ya estan construidas y los de la capilla de Moscalá que se levantan todos los años para la Fiesta, los que pasada esta hara demoler. No consentirá reedificar la yglesia si no es en el lugar que el ylustrisimo Señor Obispo tiene designado...*"

<sup>377</sup> ADP. Manuel Rebolledo, expedientes protocolizados, leg. 4, 1856.

Yapatera, semblait avoir été le début du 17<sup>ème</sup> siècle car entre 1705 et 1856, les infrastructures et les capacités de production du domaine, loin de se développer, n'avaient fait que fondre.

A l'inverse de l'*hacienda* Yapatera, le domaine de Morropón ne s'était constitué que tardivement, pratiquement un siècle après la première composition générale et ne fut, semble-t-il, vendu qu'une fois au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle. Deux familles seulement se partagèrent sa propriété entre 1670 et 1855: les Sojos de la fin du 17<sup>ème</sup> siècle jusqu'au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, puis les Fernandes de Paredes, dont les descendants étaient encore propriétaires à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Constituée en grand domaine par le fondateur don Francisco de Sojo vers 1670, l'*hacienda* maintint ses mêmes limites jusqu'en 1872, lorsqu'elle fut divisée en deux parties par les héritiers.

Malgré une caractéristique commune - la stabilité du fonds, de la surface -, ces deux exemples de l'évolution des *haciendas* côtières restent contradictoires et ne permettent guère d'établir une typologie de la propriété foncière à Piura.

Qu'en était-il alors des *haciendas* de montagne ? Les deux exemples suivant décrivent deux très grands domaines qui s'étagaient entre 1.000 et 3.000 mètres. L'un, Pariguanás, se situait non loin de la réduction de Frias, surplombant la vallée du Piura et les *haciendas* de Sancor et Yapatera. L'autre, Olleros, face au bourg d'Ayabaca, occupait pratiquement un tiers du bassin du Quiroz.

#### *L'hacienda Pariguanás.*

L'on découvre l'*estancia* Pariguanás pour la première fois en 1609 lors de la vente aux enchères des biens de Hernando de Valera. A cette époque, elle se composait des terres de Pariguanás et Coleta, comptait quelques édifices et enclôts, 312 juments, 24 ânes reproducteurs et 84 vaches et était estimée à 5000 pesos environ. L'*estancia* Guala, considérée alors comme annexe de Pariguanás, dénombrait encore 190 juments et 11 ânes et valait 3.000 pesos<sup>378</sup>.

La vente aux enchères fut contestée par doña Mencia de Hurtado, la veuve de Valera, et l'*hacienda* ne quitta apparemment pas le giron familial, puisque vers 1613, celle-ci vendait 200 mules qu'elle disait avoir élevées sur ses *haciendas* de Pariguanás, Coleta et Guala, à Crispin Sillero pour la respectable somme de 4.000 pesos<sup>379</sup>.

Doña Leonor Hurtado de Valera, fille de la précédente et son époux don Diego de Valera Torienzo héritèrent du domaine entre 1620 et 1630. En 1636, celui-ci ne dénombrait plus que 250 juments et une cinquantaine de vaches, mais était déjà grevé de 2.500 pesos de cens<sup>380</sup>. Malgré cela, en 1642, Diego de Valera Torienzo vendait de nouveau 200 mules

---

<sup>378</sup> ADP. Corregimiento, c. ord., leg. 1, exp. 17, f. 7.

<sup>379</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 39, 1613.

<sup>380</sup> ADP. Pedro Muñoz de Coveñas, leg. 57, 1636, f.147.

élevées sur Pariguanás, mais cette fois-ci au prix de 15 pesos par tête, pour un total de 3.000 pesos<sup>381</sup>. Ces ventes confirment l'importance de l'élevage et du commerce de la mule dans la première moitié du 17<sup>ème</sup> siècle, élevage qui fut la première spécialité des *haciendas* de montagne de Piura.

Dix ans plus tard, le contrat d'embauche d'un nouveau régisseur nous apprend que doña Ana de Valera Torienzo, l'héritière, tenait les rennes du domaine. Son décès en 1654, et la vente aux enchères de ses biens donnèrent lieu au premier inventaire détaillé de l'*estancia*. Outre le noyau central, l'*estancia* se composait toujours des terres de Coleta, Cachiris, Guala et Alto de Chinchara. La taille des troupeaux de gros bétail avait doublé (432 équidés, 244 bovins et 6 boeufs de traits), mais la rareté des ustensiles agricoles - 4 haches, 3 machettes, 2 bêches et 2 araires - témoignait encore de l'hypertrophie de l'agriculture.

Cette vente aux enchères opposa essentiellement don Antonio Ramirez de Arellano au capitaine Diego de Saavedra Rangel, le dernier l'emportant finalement en proposant 6 pesos et demi pour les vaches et les juments, 31 pesos pour les ânes reproducteurs et 10 pesos et demi pour les poulains. Il offrait en outre 800 pesos pour les édifices et les terres de l'*estancia* et prenait en charge les cens qui la grevaient<sup>382</sup>.

Le capitaine don Diego de Saavedra Rangel était originaire de la ville de Almendra province de Madère en Espagne et vivait pour le moins depuis 1640 à Piura. Il y avait épousé doña Catalina Mendes Sotomayor héritière d'une famille d'*encomenderos*, dotée de 10.000 pesos. Lui même apporta 9.000 pesos de capital à ce mariage. Il fit alors successivement l'acquisition des *estancias* Pillo (1644), Congoña (vers 1650). Non content de posséder trois des plus grands domaines de la sierra de Piura, il racheta par la suite encore une savonnerie sur les berges de Piura.

Puis, il s'attacha à étendre l'*estancia* Pariguanás en acquérant sur les hauteurs, les pâturages de Pechuquis et Floreser avec 100 vaches et 100 juments, pour 2000 pesos au couvent de la Merci de Piura. Selon l'inventaire de ses biens en 1680, l'*hacienda* valait 11,000 pesos et comptait plus de 1.800 têtes de gros bétail. L'apparition d'un moulin à farine - dont le prix de 1.200 pesos représentait plus de 10 pour cent de la valeur totale du domaine - et de sept paires de boeufs dédiés aux labours annonçait toutefois une diversification des activités de l'*estancia*<sup>383</sup>.

A la mort de Diego de Saavedra Rangel en 1680, les *haciendas* furent réparties entre ses fils. Don Luis de Saavedra hérita de Pariguanás qu'il continua d'agrandir en rachetant l'*hacienda* Pacaypampa du capitaine Gregorio de Villela, et la *baqueria* de San Pedro à Gabriel Gayoso pour 2.100 pesos.

---

<sup>381</sup> ADP. Pedro Muñoz de Coveñas, leg. 59, 1642, f. 161.

<sup>382</sup> ADP. Corregimiento, c. ord., leg. 7, exp. 112, 1654.

<sup>383</sup> ADP. Joseph de Cespedes, leg. 24, 1680, f. 94.

L'inventaire après décès de 1709 découvre l'*hacienda* à sa plus grande étendue. L'habitation centrale de l'*hacienda*, aux murs de *tabique* et au toit de paille, se composait de 3 pièces et une salle. Elle était flanquée d'une cuisine et de 4 remises. Dans l'une de celle-ci se trouvait l'outillage des travaux de champs. Dans une seconde l'on avait emmagasiné les récoltes de l'année : 65 fanegas 8 almudes de blé, 20 fanegas de maïs<sup>384</sup>, de la graisse, des cuirs. L'inventaire indique en outre que plus de 1.100 fromages étaient en cours de fabrication. Les deux autres débarras étaient vides.

Non loin se dressait la bâtisse du moulin à farine avec son canal. Sur le site nommé *Mi Señora Santa Ana*, l'hacendado avait fait construire un moulin à sucre, et cultivait 7 carrés de canne à sucre sur surface de 51.762 *varas*<sup>2</sup> soit environ 3 hectares et demi.

Sur les terres et *baquerias* de San Pedro, San Pablo, San Diego, Pechuguis, San Joseph de Rangrayo, Guaquin, Floreser Nuevo, Floreser Viejo, Coleta, Ynampampa, Jirald, sur l'*hacienda* Pacaypampa et son annexe San Luis, l'inventaire dénombre précisément 2.332 bovins et 326 équidés. Cet inventaire confirme donc bien deux tendances qui s'annonçaient dès 1680 : le recul de l'élevage des mules et la montée des cultures, particulièrement de la canne à sucre.

Trente années plus tard, la constitution d'une nouvelle rente indique que don Diego de Saavedra, fils de Luis de Saavedra avait hérité du domaine, mais aussi qu'il avait cédé l'*hacienda* Pacaypampa à Juan Pastor Flores. En 1723, doña Thomasa de Fuentes, veuve de Luis de Saavedra avait déjà cédé Guala à Juan de Aguilar. L'extension des terres autour du noyau de Pariguanás avait donc atteint son apogée au début du 18ème siècle. A partir de la seconde décennie de ce siècle, la taille du domaine allait lentement diminuer.

Un litige sur une chapellenie en faveur des curés de Sechura servit, en 1755, de prétexte pour une nouvelle estimation du domaine. Selon Diego de Saavedra, l'*hacienda* dénombrait plus de 3.800 bovins, comptait 537 équidés et 1.100 ovins, cultivait 10 carrés de canne. Il l'évaluait à 50.000 pesos. Cependant, 11.500 pesos de chapellenies et cens grevaient alors le domaine, portant à 557 pesos 4 réaux les intérêts à verser chaque année<sup>385</sup>.

Don Diego avait toutefois manifestement exagéré la valeur et les capitaux de sa propriété. Après son décès, incapable de régler les intérêts des cens, sa veuve fut obligée de la céder en 1767, à don Manuel Francisco de Carrión y Valdivieso. Le prix de Pariguanás fut fixé à 22.300 pesos seulement, dont 17.585 hypothéqués à cens ! Selon le contrat de vente, l'*hacienda* ne comptait plus que 1.217 vaches, 222 équidés<sup>386</sup>.

---

<sup>384</sup> Le régisseur indiquait que 6 fanègues 7 almudes de blé étaient destinés à la dîme et une pour les prémices. De même, il fallait retirer 3 fanègues de maïs pour la dîme et les prémices.

<sup>385</sup> AEP. Epoca Colonial, capellanias, leg. 7, exp. 75. 1755.

<sup>386</sup> ADP. Fernando Lazaregui y Landa, leg. 36, 1767, f. 149.

A la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, don Vicente de Valdivieso était devenu le nouveau propriétaire. Avait-il lui-même hérité de l'*hacienda* ? Ou l'avait-il reçue en dot de son épouse doña Antonia Marcelina de Carrion y Yglesia. Selon l'exécution testamentaire en 1812, il possédait aussi les *haciendas* Sancos, Solsol et Macará<sup>387</sup>.

La propriété fut alors prise en main par don Francisco Escudero qui avait épousé doña Josefa Valdivieso y Carrion, fille de don Vicente de Valdivieso. En 1848, l'inventaire après décès séparait le domaine en trois parties : Pariguanás proprement dit, Llicsa et les "Altos de Pariguanás" qui comme l'indiquait son nom se composait des pâturages d'altitude de l'ancienne *hacienda*. Ensemble ces trois fonds et leurs capitaux étaient estimés à 45.836 pesos. La valeur assignée aux terres mêmes s'élevait à 28.000 pesos soit plus de 60 pour cent du prix total du domaine.

L'*hacienda* comptait alors nettement plus d'édifices qu'en 1709 et surtout, elle avait investi dans une imposante nouvelle habitation composée de 8 pièces et au toit en tuiles. Une petite bâtisse annexe comptait trois pièces supplémentaires. L'ancienne habitation au toit de paille existait toujours mais ne valait que 200 pesos alors que les nouveaux bâtiments étaient estimés à 1.500 pesos. Trois moulins à farine - dont l'un érigé sur Llicsa - et deux moulins à sucre attestaient de l'importance des cultures de céréales et de canne à sucre. L'*hacienda* avait même planté 1.272 arbres à café, et 5.000 pieds de "nopales". Réparti sur les trois fonds, le bétail avait de nouveau sensiblement augmenté depuis 1767. L'inventaire dénombrait ainsi 1.316 bovins, 788 équidés et 1.139 ovins<sup>388</sup>.

Vers 1865, doña Josefa Valdivieso vendit pour 50.000 pesos l'ensemble du domaine à don Francisco et doña Victoria Escudero, ses enfants, le premier acquérant un tiers de l'*hacienda*, la seconde les deux autres tiers<sup>389</sup>.

L'évolution de cette propriété présente à nouveau des particularités qui la différencient de Yapatera ou Morropón. A priori, entre le début du 17<sup>ème</sup> siècle et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, elle ne changea réellement de main qu'en 1655, lorsqu'elle fut reprise par Diego de Saavedra Rangel et en 1767, rachetée par don Manuel Carrion y Valdivieso. Les autres transactions se firent au sein de la même famille. Les Saavedras maintinrent l'emprise la plus durable sur la propriété : 112 ans entre 1655 et 1767.

Cette période marqua aussi l'apogée du domaine que l'on peut situer, comme pour l'*hacienda* Morropón vers le début du 18<sup>ème</sup> siècle. A l'inverse de celle-ci cependant, le fonds ne se créa pas tardivement, mais n'avait pas non plus définitivement arrêté ses frontières avec la seconde composition générale de 1645 comme l'*hacienda* Yapatera. Dans la seconde moitié du 17<sup>ème</sup> siècle, plusieurs achats de terres vinrent en effet agrandir sa

---

<sup>387</sup> ADP. Intendencia, c. ord., leg. 35, exp. 651, 1812.

<sup>388</sup> ADP. Juzgado de Primera Instancia, leg. 70, exp. 1404, 1848, ff. 32-42.

<sup>389</sup> ADP. Manuel Rebolledo, leg. 101, 1865.

surface. Au cours de la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, elle incorpora même l'*hacienda* Pacaypampa. Malgré un noyau stable, l'*hacienda* Pariguanás fut un domaine dont l'étendue fluctua sensiblement tout au long de la période coloniale.

### *L'hacienda Olleros*

La première indication de l'existence de cette *hacienda* se trouve dans un acte de constitution de rente au principal de 1.000 pesos datant de 1621. Dans cet acte, le propriétaire don Pedro de Neyra affirmait alors l'avoir "composée avec le roi" ce qui indiquait qu'il possédait le domaine depuis 1595 au moins. Encore désignée par le terme *estancia*, le domaine comptait déjà 700 vaches et 390 équidés, plusieurs bâtisses, enclos et bénéficiait de 8 *mitayos*<sup>390</sup>. Ces chiffres étaient probablement exagérés puisqu'il fallait prouver la solidité de l'exploitation avant de l'hypotéquer, mais ils montrent de nouveau avec quelle rapidité certains propriétaires avaient constitués d'énormes troupeaux de bétail.

Vers 1630, après le décès de Pedro de Neyra, le domaine fut divisé entre les 6 héritiers et courrait alors le risque d'éclater. L'un des héritiers racheta cependant progressivement les parts de ses frères et soeurs. L'une de ces part était alors évaluée à 1.140 pesos, ce qui établissait le prix de l'*estancia* à environ 7.000 pesos<sup>391</sup>.

Don Francisco de Neyra qui avait reconstitué le fonds, céda l'ensemble à son frère don Jacinto de Neyra vers 1640. En constituant une nouvelle rente au principal de 1.020 pesos, celui-ci dénombra plus de 1.000 équidés et 600 vaches sur l'*estancia* en 1646<sup>392</sup>. Dans son testament de 1649, il indiquait posséder l'*estancia* de San Bartholome de Olleros, les *potreros* de Llanta, La Punta et Aranza<sup>393</sup>.

Aucune référence au domaine n'a pu ensuite être découverte pour les 70 années suivantes. Ce n'est qu'en 1722 que l'*hacienda* réapparaît dans les archives, lorsque le capitaine don Francisco de Neyra y Sayas (un petit-fils des précédents ?) fut obligé de céder le domaine au *presbitero* don Juan Ramon de Saavedra en raison des intérêts de cens qui n'avaient plus été payés. Au terme de plus d'un siècle, le domaine échappait ainsi à la famille du fondateur don Pedro de Neyra.

En 1746, don Juan Fausto de Saavedra reprenait l'*hacienda* de son père. En 1759, un inventaire de ses biens, décrivit en détail le fonds, qui se composait alors de l'*hacienda* Olleros proprement dite, des terres de Llanta où se situaient deux moulins à sucre, et d'une annexe nommé Andahurco. Le domaine comptait alors une vingtaine d'esclaves, 1.000

---

<sup>390</sup> ADP. Francisco de Mendoza, leg. 40, 1621.

<sup>391</sup> ADP. Pedro Muñoz de Coveñas, leg. 56, 1630, f. 28. Vente d'une partie de l'*estancia* de Olleros, doña Luisa de Neyra et Benites de Rivera son époux à ses frères. Cette part comptait alors 86 équidés et 100 vaches évalués à 1.140 pesos.

<sup>392</sup> ADP. Varios escribanos, leg. 148, Gerónimo Garcia Bermudes, 1646, f. 36.

<sup>393</sup> ADP. Alonso Flores de Valdes, leg. 30, 1649, f. 156.

bovins dont 26 paires de boeufs de trait, 1.329 équidés, 1 moulin à farine. Sur Llanta, l'on cultivait 12 carrés de canne. L'ensemble des biens de Juan Fausto de Saavedra était estimé à 34.000 pesos, dont 26.000 pesos constituaient le prix de l'*hacienda* Olleros, 5.000 pesos celui d'une résidence à Piura et 250 pesos celui d'une habitation à Ayabaca<sup>394</sup>.

En 1761, le licencié don Raymundo de Saavedra y Calle rachetait l'*hacienda* à son père pour 20.000 pesos seulement, dont 9.023 à cens. A son décès en 1807, sa soeur doña Ursula de Saavedra hérita du domaine.

Selon un inventaire de l'*hacienda* en 1820, pratiqué en vue d'une division des biens de doña Ursula de Saavedra, le domaine avait gardé les mêmes infrastructures (bâtisses et moulins) qu'en 1761, mais avait augmenté son troupeau de bovins (1.690 têtes) et diminué le nombre d'équidés (496 têtes). L'*hacienda* estimée à 40.000 pesos se divisa alors entre ses quatre fils, don Julian qui hérita de Olleros et Andurco, don Antonio qui reçut Llanta, La Punta, Ania et Xijul, don Manuel qui obtint Cujaca, et don José Acha qui hérita de Gualcuy. Ces parts qui n'étaient pas égales furent compensées par des sommes en argent<sup>395</sup>.

Pendant plus de deux siècles, l'énorme domaine avait tenu bon, sans se morceler, malgré une alerte en 1630. L'éclatement de la propriété en 1820 ne devait pourtant rien à l'état de l'économie agraire du début du 19ème siècle. Selon son testament, doña Ursula de Saavedra semblait uniquement préoccupée par les dangers d'une guerre de succession entre les héritiers et préférait découper le fonds avant de le voir quitter le clan familial.

En réalité, l'*hacienda* Olleros fut l'une des rares *haciendas* à être démembrée avant les modernisations et la forte hausse du prix de la terre de la seconde moitié du 19ème siècle. Malgré ce découpage, chacune des parties restait un grand domaine à part entière et devait permettre à son propriétaire de mener un train de vie digne des plus importants hacendados de Piura.

En somme, il faut constater que les rythmes de "développement" - ou de croissance - de ces quatre exemples n'avaient guère de liens entre eux. Comme dénominateur commun, on constate l'importante valorisation des propriétés au cours de leurs deux ou trois premiers siècles d'existence et la diversité des exploitations.

Aucune déprime de l'économie coloniale ne semble avoir affecté durablement et simultanément les domaines. Quelles pouvaient alors être les raisons de l'instabilité chronique que l'on constate pour certains domaines ? Nous verrons dans le chapitre 7, que les principaux à cens particulièrement élevés qui hypothéquaient les *haciendas* y étaient pour beaucoup de choses : en effet, si les acquéreurs n'avaient guère besoin de capitaux

---

<sup>394</sup> ADP. Corregimiento c. ord., leg. 32, exp. 674, 1759.

<sup>395</sup> Le testament et la division des biens de doña Ursula de Saavedra figuraient dans les titres de propriété de l'*hacienda* Cachiaco encore gardés par l'ancien hacendado de ce fond. Ces titres ont été transcrits et analysés par Anne Marie Hocquenghem (à paraître).

pour obtenir les domaines, dès la première crise, incapables de payer les intérêts du principal, ils se voyaient obliger de les céder sous la pression des propriétaires de chapellenies.

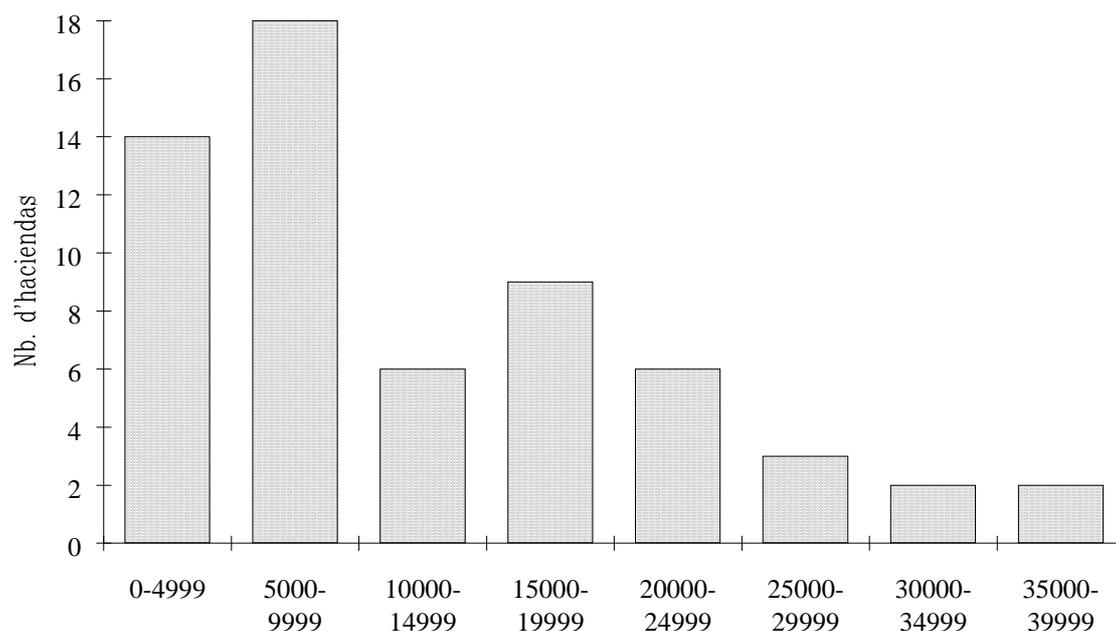
## **b. L'évolution des caractéristiques des grandes propriétés foncières entre le 17ème et le 19ème siècles.**

### LA TAILLE DES PROPRIETES

L'absence totale de mesure de l'extension des terres, ou des surfaces cultivées des *haciendas* dans la région de Piura à l'époque coloniale complique l'appréciation de la taille, de l'importance des propriétés foncières. Les compositions générales par exemple ne détaillaient que les limites des domaines en s'appuyant sur les frontières naturelles que sont les cours d'eau, les vallées, les crêtes. Seule la «composition» de 1595 avait en quelques rares occasions indiqué en *fanegadas* l'étendue des terres que le propriétaire tenait à régulariser. Mais ces surfaces ne correspondaient encore qu'au noyau du futur grand domaine et ne peuvent servir pour évaluer la taille que la propriété prendrait une fois consolidée au 17ème siècle.

Ce n'est en fait qu'avec l'inscription des *haciendas* dans le Registre de Propriété Immeuble à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle, que les propriétaires donnèrent les premières indications précises de l'étendue de leurs domaines. Là encore, une comparaison est difficile. En effet, alors que certains *hacendados* livraient effectivement la superficie totale de leur *hacienda*, d'autres n'en indiquaient que les surfaces cultivables. Pour les propriétés qui bordaient le Piura entre Malingas et Chapairá, ils n'inscrivaient même le plus souvent que la distance du front sur laquelle la propriété bénéficiait du cours d'eau.

La seule appréciation que nous ayons de l'importance des domaines au cours de l'époque coloniale reste sa valeur globale et parfois, - à partir de la seconde moitié du 18ème siècle - le prix de ses terres. Afin d'avoir une première idée de l'importance des domaines de Piura, nous avons relevé le prix de vente ou l'estimation de la valeur qui se trouvaient les plus proches de l'année 1775 pour chacune des *haciendas*. La majorité des indications de prix se concentrent dans la seconde moitié du 18ème siècle. Dans environ 10 pour cent des cas aucun chiffre n'a pu être localisé après 1750 ou avant 1800. D'autre part, ces chiffres, puisqu'ils incluaient le bétail et les capitaux mobiliers des propriétés, étaient sujet à d'importantes variations dans un espace de temps relativement court. Il convient d'apprécier ces chiffres à leur juste mesure : ils sont tout au plus une indication de l'ordre de grandeur des domaines de Piura.



**Figure 7 : la distribution des haciendas de Piura en fonction de leur valeur en pesos vers 1775.**

Premier constat, le calcul purement arithmétique de ces 60 valeurs d'haciendas donne une moyenne d'environ 13.000 pesos. La moitié des haciendas n'atteignaient cependant pas les 10.000 pesos. Seules 7 haciendas dépassaient 25.000 pesos, et aucune ne franchissait la barre des 40.000 pesos, hormis peut-être l'hacienda de Morropón pour laquelle nous n'avons pas trouvé d'estimation au cours du 18ème siècle.

**Tableau 67 : Les valeurs des principales haciendas de Piura vers la fin du 18ème siècle.**

<i>Hacienda</i>	année	valeur totale	valeur des terres	principaux capitaux
Somate	1803	52978	30500	esclaves-bétail
Yapatera	1792	36805	11000	esclaves (46%)
Congoña	1774	30672	14000	bétail
Santa Ana	1800	36486	15000	esclaves
Samanga	1789	27294	12500	bétail
Pillo-Culqui	1783	23265	10000	bétail
Chipillico	1779	27960	?	bétail
Pariguanás	1767	22300	?	bétail

Comparés à ceux d'autres régions du Pérou Colonial, ces chiffres montrent que les propriétés foncières de Piura étaient de taille moyenne. Dans le cas de Lambayeque, par exemple, vers la même époque, pas moins de 5 haciendas dépassaient la valeur de 50.000 pesos, dont trois atteignaient même les 100.000 pesos (Túman, Luya, La Otra Banda, La

Punta, Cayaltí)<sup>396</sup>. Au Cuzco, la valeur moyenne des *haciendas* de l'ordre Béthlémiqne était estimée à 19.000 pesos environ à la fin du 18ème siècle, tandis que celle des 97 domaines des Jésuites répartis sur l'ensemble du Pérou atteignait pratiquement 60.000 pesos au moment de l'expropriation en 1767<sup>397</sup>.

La valeur moyenne des *haciendas* des Jésuites de l'ensemble de la Nouvelle Grenade approchait 30.000 pesos en 1767. Au Mexique, vers 1775, les *haciendas* des Jésuites étaient estimées en moyenne à plus de 95.000 pesos<sup>398</sup>. Il est fort probable cependant que les domaines des Jésuites étaient supérieurs en taille à la moyenne des propriétés laïques. Parmi les six exemples étudiés par D. Brading dans le Bajío mexicain seule une *hacienda* avait appartenu aux jésuites : la valeur moyenne de ces domaines à la fin du 18ème siècle et du début du 19ème siècle ne dépassait guère 30.000 pesos<sup>399</sup>.

#### L'EVOLUTION DE LA VALEUR DES *HACIENDAS*.

La valeur des domaines de Piura fluctua énormément entre la fin du 16ème siècle et le milieu du 19ème siècle. Prenons le cas de l'*hacienda* Yapatera : au début du 17ème siècle, on l'évaluait à 8.000 pesos environ, en 1688, à 16.500 pesos. Vers 1711, on l'estimait à quelques 32.000 pesos, à la fin du 18ème siècle à 36.000 pesos, en 1833 à moins de 26.000 pesos. En 1867, sa valeur explosait puisqu'on la jugeait à plus de 90.000 pesos. En deux siècles et demi son prix se multiplia donc par dix. Pratiquement jusqu'au milieu du 19ème siècle, les fluctuations de la valeur de cette *hacienda* qui ne pratiquait pas l'élevage à grande échelle, dépendaient surtout des investissements en esclaves et en infrastructures pour la production de sucre. La valeur de ses terres n'eut d'abord qu'une importance limitée. Entre 1614 et 1688, pour un même nombre d'esclaves, le domaine doubla sa valeur : entre ces deux dates, son propriétaire avait multiplié les champs de cannes et fait l'acquisition d'un second moulin à sucre. Entre 1688 et 1711, le domaine doubla de nouveau sa valeur, parce que son propriétaire avait surtout investi en esclaves et encore accru le nombre des champs de cannes. A la fin du 18ème siècle, une fois retombées les espérances que certains propriétaires fonciers avaient placé dans le sucre, la valeur de l'*hacienda* n'avait que peu augmenté et cela, alors que le nombre des esclaves était le double de celui de 1711 et que le domaine s'était agrandi des terres de Tiringallo. La décapitalisation du domaine entre 1792

---

<sup>396</sup> Susan E. Ramírez. **Provincial Patriarchs. Land tenure and the economics of power in Colonial Peru**. 1986. Selon les valeurs les plus proches de 1775 indiquées dans l'annexe 3.

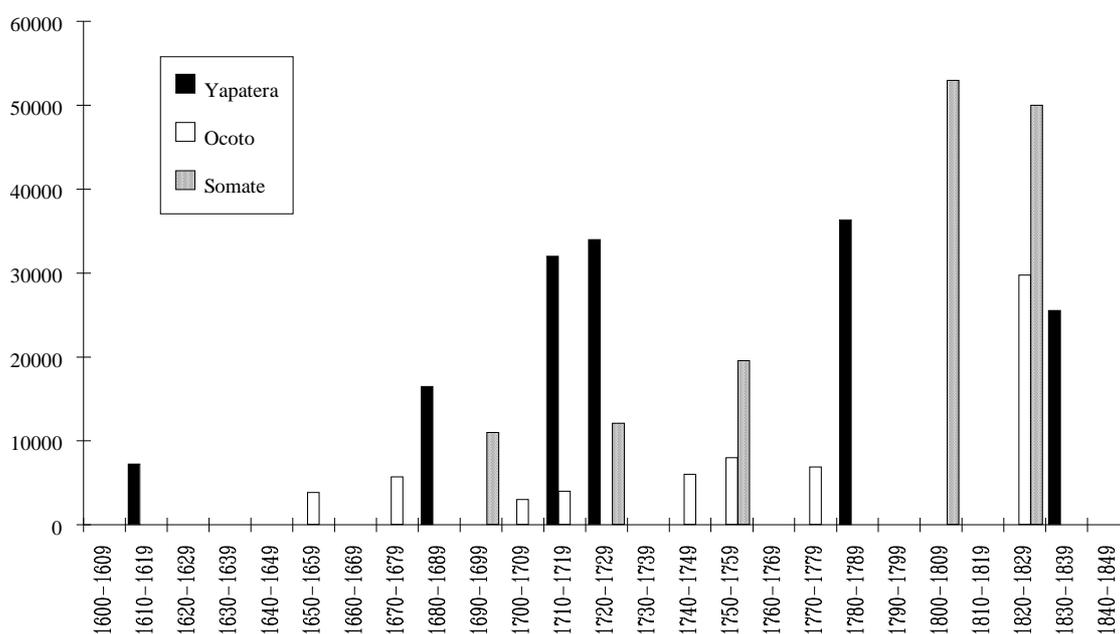
<sup>397</sup> L. M. Glave, M. I. Remy, **Estructura agraria y vida rural en una región andina...**, p. 282 ; Pablo Macera, *Haciendas jesuitas del Perú*, dans **Trabajos de historia** 3, p.16-25.

<sup>398</sup> H. Tovar Pinzón, **Hacienda colonial y formación social**, p. 206 ; La empresa agraria jesuita en México dans **Haciendas, Latifundios y Plantaciones en América Latina**, p. 158-159.

<sup>399</sup> Brading, David A. Capital structure of Mexican Haciendas: León 1700-1850, dans **Ibero Amer. Archiv NF., Jg. 1, H. 2**, 1975, p. 151-182.

et 1830 ramena le prix de l'*hacienda* à un niveau qu'il n'avait plus connu depuis la fin du 17<sup>ème</sup> siècle. Et ce n'est qu'à partir du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, que l'augmentation du nombre des tenanciers et l'inflation du pesos joua pleinement sur la valeur des terres mêmes du domaine.

- Autre *hacienda* de la vallée du Piura, l'*hacienda* Ocoto fut achetée pour 3.840 pesos en 1658, pour 5.465 pesos en 1677, pour 4.000 pesos en 1719, pour 6.900 pesos en 1774 et fut estimée à 29.774 pesos dans un inventaire après décès de 1822. Cette *hacienda* de la vallée du Piura, avait atteint son prix de "croisière" dès le milieu du 17<sup>ème</sup> siècle parce qu'elle servait uniquement à l'élevage du petit bétail. La forte augmentation de sa valeur au début du 19<sup>ème</sup> siècle est probablement due à la multiplication des tenanciers dans le Haut-Piura.



**Figure 8 : évolution du prix en pesos de trois haciendas de la côte de Piura, 1600-1850.**

- En 1609, lors de la vente aux enchères des biens de Hernando de Valera, l'*hacienda* de Pariguanás était évaluée à 5.000 pesos. En 1680, elle comptait quelque mille huit cents têtes de gros bétail sur ses terres, et était estimée à 11.000 pesos<sup>400</sup>. En 1767, alors que son gros bétail avait sensiblement diminué en nombre - moins de mille cinq cents têtes - son prix de vente dépassait 22.000 pesos<sup>401</sup>. Soixante ans plus tard, en 1848, à nombre de têtes de bétail égal, l'*hacienda* était estimée à plus de 45.000 pesos dont 28.000 constituaient la

<sup>400</sup> Inventaire et évaluation des biens de Diego Saavedra Rangel: ADP. Escribano Joseph de Cespedes, leg. 24, 1680, f.71 vta.

<sup>401</sup> Lors de la vente de l'*hacienda*: ADP. Escribano F. Lazuregui y Landa, leg. 36, 1767, f. 149.

valeur du *casco*, les terres du domaine<sup>402</sup>. Entre 1609 et 1680, le doublement de sa valeur résultait principalement de l'effort de capitalisation en bétail, alors que l'augmentation de 100 pour cent de son prix entre 1680 et 1767, est l'indice que la mise en valeur des terres par l'agriculture avait donné un prix au fonds même du domaine. Enfin, le nouveau doublement de son prix entre 1767 et 1848, montre que l'accès aux terres s'était considérablement restreint et que la forte croissance du nombre des tenanciers ne faisait qu'accroître la rente foncière.

---

<sup>402</sup> ADP. JPI, leg. 70, exp. 1404, 1848, ff. 32-42.

- Le cas de l'*hacienda* Samanga : en 1614, lorsque Pedro Zapata la racheta à Juan de la Torre, son prix fut fixé à 2.780 *atacones*. Ce prix dépendait alors uniquement du nombre et de la qualité du bétail, de la valeur du moulin à farine. A la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, sa valeur était de 8.000 pesos. Au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, elle dépassait 10.000 pesos et en 1789, atteignait 27.000 pesos dont 12.500 constituaient la valeur du fonds. En 1826, son prix était revenu à 25.000 pesos. Là encore, l'augmentation de la valeur de la propriété suivait la croissance des troupeaux de bétail au 17<sup>ème</sup> siècle, et celle de la valeur des terres au 18<sup>ème</sup> siècle.

- L'*hacienda* Chulucanas fut achetée pour 2.900 pesos à cens en 1641. Soixante dix ans plus tard, en 1711, don Francisco Guerrero en faisait l'acquisition pour 4.500 pesos seulement. Un demi-siècle plus tard, en 1771, le domaine atteignait le prix de 8.000 pesos, mais 10 ans après, en 1780, sa valeur était revue à la baisse puisque l'on ne l'estimait plus qu'à 6.000 pesos. En 1845, Manuel Rejon l'achetait aux enchères pour 11.000 pesos.

- La première indication de la valeur de l'*hacienda* Congoña ne remonte pas au delà de 1650 environ, lorsque le capitaine Diego de Saavedra Rangel rachetait le domaine au capitaine Sebastian Fernandes Morante pour 14.500 pesos. En 1680, l'inventaire après décès des biens de Diego de Saavedra Rangel estimait la moitié du domaine à 9.000 pesos. En 1690, l'ensemble de l'*hacienda* était encore évaluée à 18.000 pesos. En 1766, sa valeur était passée à 26.763 pesos et 8 ans plus tard, après un effort d'investissements, à 30.672 pesos. En 1838, don Miguel Geronimo Seminario achetait l'*hacienda* à doña Rita Carrasco pour 38.500 pesos.

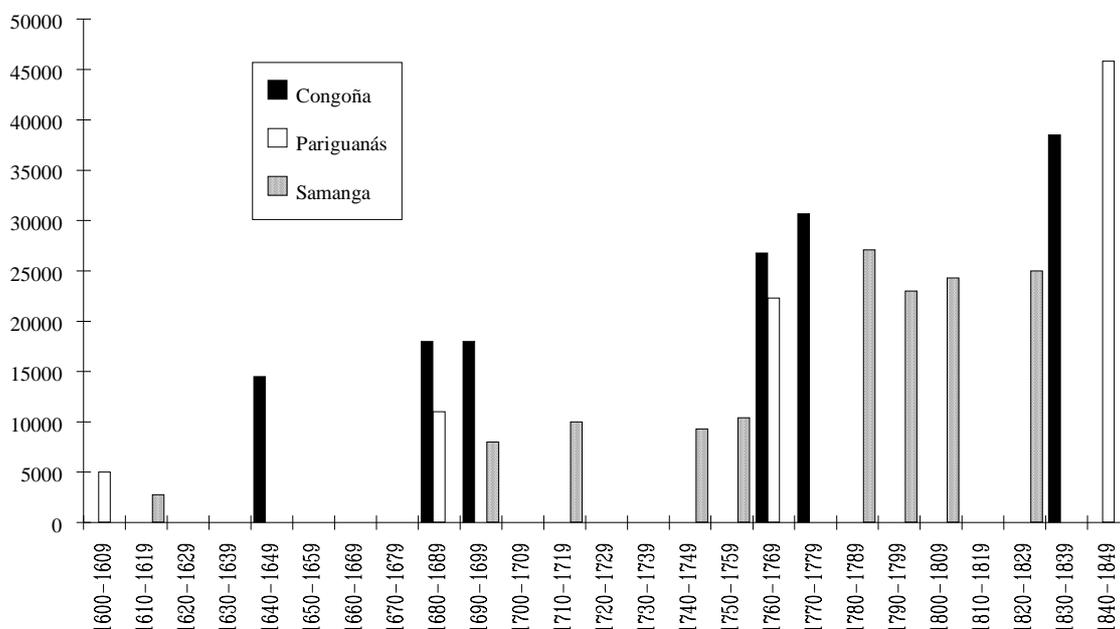


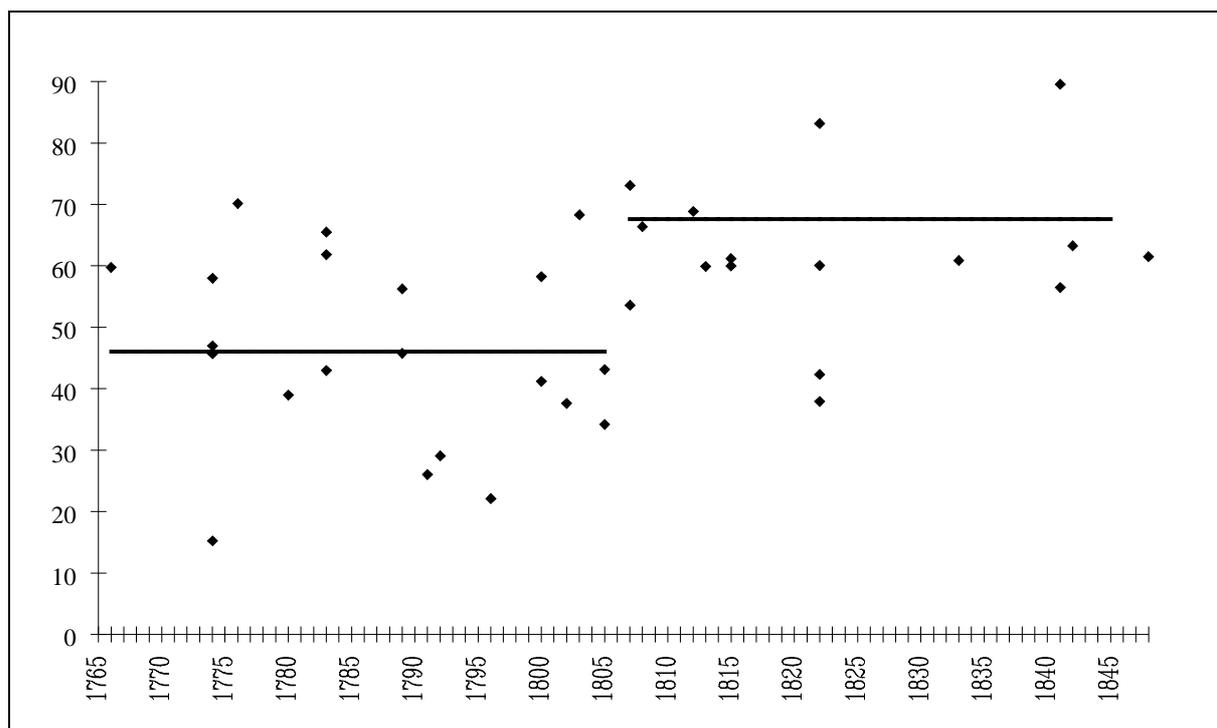
Figure 9 : évolution du prix en pesos de trois *haciendas* de la sierra de Piura, 1600-1850.

Après l'explosion de l'élevage du bétail, l'avancée de la frontière agricole et l'accaparement des terres ont permis une nouvelle valorisation des propriétés : au 16ème et au 17ème siècles, l'évaluation par inventaire des *estancias* ne tenait en effet pas compte du *casco* - le fonds du domaine -, mais seulement du bétail ou de l'outillage capitalisé sur l'*hacienda*. Ce n'est qu'à partir du 18ème siècle, que les prix de certaines *haciendas* augmentèrent peu à peu parce qu'une valeur était allouée aux terres mêmes. Pour d'autres, le recul du bétail au cours de ce siècle annulait encore cette augmentation. En fin de compte, ce n'est qu'au 19ème siècle que, la montée des tenanciers aidant, la valeur des terres prit son envolée et constitua alors souvent la plus grande partie du prix des grands domaines à partir de 1850.

Entre 1765 et 1845, seule une quarantaine de ventes ou d'inventaires donnaient à la fois la valeur du fonds et le prix global de grands domaines (voir annexe 4). Cette série limitée permet toutefois de montrer qu'entre la seconde moitié du 18ème siècle et la première moitié du 19ème siècle, la valeur des terres devint peu à peu plus importante que l'ensemble des moyens de production capitalisés sur les domaines. En effet, pour la période 1765-1805, le prix des terres représentait environ 45 pour cent en moyenne de la valeur totale du domaine. Sur la période 1805 à 1845, cette moyenne dépassait 65 pour cent. Et cette tendance allait en se renforçant puisque dans le cas de l'*hacienda* Tangarará en 1856, le bétail, les enclôts et les édifices ne constituaient plus que 25 pour cent environ de la valeur globale de ce domaine. Dans le cas de l'*hacienda* Morropón, en 1856, l'habitation, la bâtisse du moulin à sucre, le train de chaudières et le bétail ne représentaient même plus que 4 pour cent de la valeur totale du domaine pour un fonds évalué à 125.000 pesos<sup>403</sup>.

---

<sup>403</sup> ADP. Manuel Rebolledo, expedientes protocolizados, leg. 4, 1856.



**Figure 10 : l'évolution du rapport prix des terres/valeur de l'hacienda entre 1766 et 1850 (en pourcentage).**

A titre de comparaison, les évaluations de 7 haciendas de Jésuites entre 1768 et 1776 montrent qu'en moyenne la valeur des terres s'élevait à 22 pour cent du prix global des domaines<sup>404</sup>. Ces chiffres soulignent la faiblesse des capitaux investis sur les propriétés foncières de Piura dès le milieu du 18ème siècle et laissent supposer que dès cette époque, les investissements massifs que certains propriétaires avaient opérés sur leur domaine à la fin du 17ème siècle n'offraient pas les rendements de l'exploitation indirecte par de petits tenanciers.

#### INVESTISSEMENTS ET INFRASTRUCTURES.

Les études de cas nous avaient déjà introduites aux principales caractéristiques de quelques grandes haciendas. Les inventaires nous en avaient énumérés les bâtisses, l'outillage et les ustensiles de l'agriculture. La disposition des bâtiments suivait-elle pour autant des principes établis ? Quelle était la répartition des montants des capitaux investis sur les haciendas ? Quelle fut l'évolution des techniques entre la fin du 16ème siècle et le milieu du 19ème siècle ?

*Les bâtiments et les infrastructures importantes de l'hacienda.*

<sup>404</sup> Pablo Macera. Instrucciones para el manejo de las haciendas jesuitas del Perú in **Trabajos de historia** 5, p.72, tableau 5.

Nous n'avons malheureusement pas retrouvé de plan d'un complexe central d'une *hacienda* de Piura, ni d'une *casa hacienda* ou de bâtiments utilitaires. Les plans rudimentaires de la fin de la période coloniale localisent tout au plus grossièrement l'emplacement des principaux édifices sur le domaine. Nous avons donc, là encore, fait recours aux inventaires les plus détaillés qui, même s'ils ne donnent pas la disposition des édifices, décrivent parfois avec force détails les matériaux de leur construction et leur ameublement.

Le bâtiment central du domaine était la *casa hacienda* ou *de vivienda* : la résidence du régisseur, parfois de l'hacendado. Hormis quelques fonds annexes des grandes propriétés, tous les domaines en étaient pourvus, mais la grandeur de ce bâtiment dépendait bien évidemment de l'importance du fonds et de la richesse de son propriétaire. Dans la plupart des inventaires réalisés jusqu'au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, l'habitation était évaluée avec le fonds du domaine, et ce n'est qu'à partir de 1774 que nous pouvons apprécier sa valeur en fonction de la valeur totale du domaine. En moyenne, l'habitation ne représentait alors qu'entre 3 et 4 pour cent du prix de l'*hacienda*. Dans quelques rares cas, cette part s'élevait à plus de 10 pour cent. Les habitations des *haciendas* servaient essentiellement aux régisseurs et n'étaient qu'occasionnellement utilisées par les propriétaires. L'*hacienda* Bigote, par exemple, un riche fonds pourtant, ne comptait qu'une cahute avec une cuisine et deux pièces, des portes en cuir<sup>405</sup>. L'édifice, évalué à 50 pesos seulement, représentait moins de 1 pour cent de la valeur du domaine. De même pour l'*hacienda* Pillo en 1783 : la valeur du domaine dépassait alors 23.000 pesos, mais le bâtiment principal, les pièces d'habitation et l'ameublement ne dépassaient pas 100 pesos en valeur<sup>406</sup>.

En 1774, la *casa de vivienda* de l'*hacienda* Congoña était évaluée à 300 pesos soit 1 pour cent de la valeur du domaine. Certes, elle était en mauvais état puisque l'inventaire précisait que les toits avaient besoin de réparations<sup>407</sup>. Mais, dans l'ensemble, cet édifice de 5 pièces, au toit de chaume, semble bien modeste pour l'un des plus grands propriétaires foncier dont nous savons qu'il avait "habité" son *hacienda* entre 1766 et 1774. L'habitation de l'*hacienda* Saconday dans la vallée du Quiroz était un peu du même acabit : à valeur égale, elle comptait 4 pièces seulement, mais l'une, faisant office d'oratoire était enrichie

---

<sup>405</sup> ADP. Cor. c. civ., leg. 36, exp. 747. 1776, f. 53 : "*se compone de una ramada de dos aguas sercada alrededor de cañas con su cosinita de dos aguas y en ella un cuartito: dha cassa tiene dos quartos con sus puertas la una de pellexo con sus armellas y otro quarto entro del el de dormitorio su paredes de bajareque y un cuarto con su candado de pestillo corriente que apresiamos en sinquenta p<sup>s</sup>*"

<sup>406</sup> ADP Corregimiento causas civiles, leg. 41, exp. 850, 1783.

<sup>407</sup> ADP. Juzgado de Primera Instancia, Leg. 11, Exp. 220. 1830, f. 53 : "*...la casa de vivienda de dha hacienda que se compone de una sala y cuatro quartos, todo de adobe, cubierta de paja, la avaluamos trescientos pesos por estar los techos que nesecitan de reparados*".

d'un autel, de diverses estampes et tableaux<sup>408</sup>. Ce type d'habitation, sobre et de taille moyenne, semblait la plus courante sur les *haciendas* de Piura.

**Tableau 68: la valeur des *casas haciendas* de quelques domaines de Piura.**

date	<i>hacienda</i>	valeur de l'habitation	valeur de l' <i>hacienda</i>	%
1774	Saconday	300	17.041	1,8
1774	Ocoto	500	6.900	7,2
1774	Congoña	600*	30.672	2,0
1777	Bigote	50	17.113	0,3
1783	Pillo	99	23.266	0,4
1783	Tiringallo	60	5.803	1,0
1789	Samanga	250*	27.294	0,9
1791	Chonta	100	3.070	3,3
1792	Yapatera	2.647	36.805	7,2
1796	Jambur	100	9.034	1,1
1800	Culcapampa	15,5	6.092	0,3
1805	Pillo	100	29267	0,3
1812	Serrán	1.500	11.613	12,9
1815	Huangalá	500	17.983	2,8
1842	Locuto	1.000	23.698	4,2
1848	Solsol	1.500	11.626	12,9

\* deux habitations

Sur certains domaines cependant, les hacendados avaient fait construire d'imposantes résidences secondaires. En 1792, la résidence de l'*hacienda* Yapatera était par exemple évaluée à 2.600 pesos et l'ameublement à une cinquantaine de pesos environ. La bâtisse était construite en *adobe* - les murs avaient été doublés - et se composait de 3 pièces principales, une salle, deux chambres et une remise<sup>409</sup>. L'une des plus belles habitations

<sup>408</sup> ADP. Corregimiento causas ordinarias, leg. 37, exp. 756, 1774, f. 92 : "*una casa de vivienda fabricada de adobe y cubierta de paja, y sus puertas de madera, y se componen de una sala, dos quartos, otro dicho que sirbe de oratorio sin puerta y en la que se hallaron tres estampas o ymajenes de papel pegadas sobre llenso, y nueve dichas pintadas sobre tabla. Una mesa de altar de adobe, con dos candeleros de madera plateados, sin carones, teniendo tambien dha casa su corredor que asi sita dichos aperos se ymbentario y reconociendo a la practica que nos asiste la tasamos con todos sus aperos que consta, dentrando las dos mesas grandes serbidas y dos sillas de sentarse con los espaldares de suelas, yncervibles todos esos aperos le ponemos a la expresada casa tresientos pesos*".

<sup>409</sup> ADP. Int. c. ord., leg. 7, exp. 117, 1792, f. 81 : "*la casa principal de esta hacienda de paredes dobles de adobe compuesta de tres piezas principales, de sala, y dos quartos a la cabecera de esta, con mas un altillo en ladrillado, arqueria de lo mismo, todo amurallado de la misma materia, con mas una despensa ; todo con*

avait été bâtie par don Francisco García sur son *hacienda* de Serrán et Casapite. Évaluée à 1.500 pesos dans l'inventaire après décès de 1812, la demeure et son ameublement représentaient environ 13 pour cent de la valeur du domaine. Toit en tuiles, murs blanchis en briques, galeries aux piliers de bois travaillé, cuisine, remises, garde manger : l'hacendado n'avait pas lésiné sur les embellissements de cette maison, mais il était l'un des rares à avoir choisi d'en faire sa résidence principale<sup>410</sup>. Il ne possédait en effet pas de demeure à Piura, et mourut sur son domaine en 1812.

Peu d'hacendados de Piura investirent dans de somptueuses *casas haciendas*. La plupart résidaient dans la ville de Piura ou dans les bourg d'Ayabaca et Huancabamba, et ne visitaient qu'occasionnellement leurs domaines. Il n'est pas surprenant donc que seule une demeure sommaire dédiée au *mayordomo* équipait la majorité des *haciendas* de la région.

L'habitation était le centre de l'*hacienda*, mais ne constituait pas toujours comme nous l'avons constaté, l'infrastructure la plus onéreuse. Pour les domaines sucriers, le moulin à sucre - *trapiche* - et le bâtiment des chaudières représentaient souvent une dépense plus importante. Avant la fin du 17ème siècle, seule l'*hacienda* Yapatera semblait être pourvue d'un moulin à sucre, même s'il apparaît que le capitaine Gregorio de Villela affermaient un moulin et un *trapiche* à une lieue et demi du bourg de Huancabamba avant

*puertas y ventanas serbibles à excepcion de una puerta de la sala q<sup>e</sup>. falta, se tasaron en dos mil y seis cientos pesos".*

<sup>410</sup> ADP. Intendencia causas ordinarias, leg. 40, exp. 771, 1818, f. 14 : "*la casa de abitacion con tres piessas grandes de sala, y dos Cuartos a las Cabeseras, y entre uno de ellos un estudio pequeño con siete puertas nuevas las seis de dos ojas con sus chapas, y llaves corrientes, y la otra pequeña de una oja sin chapa, como tambien sinco bentanas entrando una que sirve de tinajera con su chapa, y llave corriente, y las demas nuevas con sus harmellas, alado del Corredor principal en que se allan catorce Pilares labrados, y un pasamano con su balaostreteria corriente, se halla un oratorio de pared con su puerta de dos ojas, chapa y llave corrientes sus techos de teja todo blanqueado como lo demas de la casa, y por consig<sup>te</sup>. todo enladrillado, alado de adentro en el otro corredor un cuartito que sirve de guardar comestibles con su puerta de una oja su chapa, y llave corriente, y se le en cuentan a este corredor once pilares, y el pasa mano p<sup>r</sup> concluir, y siguiendo las dos paredes, que asende corral se encuentran tres piasas de quincha, o bajareque con sus techos tambien de teja que sirben la del medio de cosina, y las de los lados de Bodegas, ô Despensas con sus puertas biejas de dos ojas, chapas, y llaves corrientes, y assi tambien se encuentran en el servicio de la Casa veinte, y quatro sillas de sentarse bien tratada, quatro Mesas, tres pequeñas, y una grande, un estante dorado con sus respectivos quadros, y dos mesitas, en que se alla sentado dho estante, y en el dies, y seis libros once del año christiano, y sinco de obras distintas seis espejos con uno quebrado, quatro quadritos pequeños de madera, una lamina de nra Mdre y Sra de las Angustias, un farol de christal corriente, y dos esquineritas con sus lunas de christal la una buena, y la otra quebrada todo en mil quinientos pesos".*

1684, probablement sur les terres nommées Mandor<sup>411</sup>. Mais, entre 1680 et le début du 18ème siècle, plusieurs autres domaines se dotèrent des instruments nécessaires à la fabrication du sucre. Certains investirent franchement dans du matériel en bronze, d'autres plus timides s'équipèrent d'abord de moulin en bois. L'*hacienda* Morropón devint un domaine sucrier à partir de 1685 lorsque son propriétaire investit massivement en bronzes et esclaves : en 1691, le domaine comptait déjà deux moulins à sucre, 5 fonds en bronze. En 1680, les inventaires des *haciendas* Pariguanás et Pillo ne relevèrent aucun outillage pour le sucre. Vers 1710, l'une et l'autre s'étaient équipées de moulins à sucre métallique. A la même époque, l'*hacienda* Saconday se consacrait elle aussi à la production de sucre puisque son ancien propriétaire, don Juan Lorenzo Veles, déclarait en 1715 qu'il l'avait vendue quelque années auparavant déjà dotée d'un *trapiche*.

De même, en 1680, l'inventaire de l'*hacienda* Congoña ne dénombrait pas de moulin à sucre. En 1716 par contre, il comptait un petit moulin en bois. En 1766, il dénombrait même deux moulins à sucre en bronze qui étaient évalués, bâtiments et chaudières comprise, à 1.454 pesos. L'*hacienda* Jambur qui fut une annexe de l'*hacienda* Pillo avant 1695, ne s'équipa elle aussi d'abord que d'un moulin à bois si l'on croit l'inventaire de 1724. Cinquante ans plus tard cependant, en 1774, elle comptait deux moulins en bronze.

Les principales *haciendas* sucrières de l'époque coloniale s'étaient donc équipées vers la fin du 17ème siècle. D'autres domaines, moins concentrés sur la production du sucre, se dotèrent peu à peu de moulins à sucre au cours du 18ème siècle.

**Tableau 69 : les grands moulins à sucre de Piura à la fin de l'époque coloniale.**

Année	<i>Hacienda</i>	Nb. de moulins	Type (poids du métal en arrobes et livres)	valeur en pesos	% de la valeur total
1774	Saconday	2	Bronze (54 @ )	676	
			Bronze (29 @ 19 lb.)	372	6,1
1777	Bigote	1	Bronze (29 @ 18 lb.)	384	3,3
1783	Pillo-Culqui	2	Bronze (34 @ 6 lb.)		
			Bronze (27 @ 12 lb.)	total : 772	2,2
1789	Samanga	2	Cuivre (695 lb.)	378	
			Bois	20	1,5
1792	Yapatera	2	Bronze (40 @)	310	
			Bronze (40 @), brisé	125	1,2
1796	Jambur	2	Bronze (32 @)	400	
			Bronze (29 @)	363	8,4
1805	Culucan-Coloncolon	1	Bronze (26 @)	500	5,4
1833	Yapatera	1	"plumela"(bronze)		
			(130@) hors d'état	812	3,2

<sup>411</sup>ADP. Cor. c. civ., leg. 20, exp. 372, 1701, f. 196

Du 17<sup>ème</sup> au 19<sup>ème</sup> siècle, les évaluations de moulins à sucre montrent que les techniques utilisées restèrent rudimentaires et identiques tout au long de la période coloniale : trois rolles disposées horizontalement sur un cadre en bois et actionnées par des boeufs ou des mules permettaient d'extraire le jus des cannes. La plupart de ces moulins étaient en bronze, certains en cuivre et les plus misérables en bois. Dans l'ensemble ces moulins étaient de petite taille puisque le poids du métal tournait autour de 30 arrobes - 10 arrobes par rolle - soit 350 kg seulement environ. Le plus important moulin à sucre recensé à Piura avant 1850, était celui de Yapatera dans un inventaire de 1833. La masse métallique de ce moulin atteignait une tonne et demi, soit trois fois plus que les plus grands moulins de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Le deuxième moulin, au poids, de la période coloniale, était celui de l'*hacienda* Saconday : ses rolles en bronze pesaient 54 arrobes 2 livres soit quelque 622 kg.

Comparé aux énormes trains de chaudières des *haciendas* jésuites de Huaura près de Lima, ou de Lambayeque, les quelques petits chaudrons utilisés pour cuire le jus de canne des *haciendas* de Piura faisaient pâle figure. L'exemple de l'*hacienda* Saconday en 1774 est éloquent : deux moulins évalués à 1.048 pesos, la case du moulin et ses quatre chaudières estimées à 206 pesos, 5 fonds de bronze aux poids de 5 à 9 arrobes, évalués au total à 398 pesos ; 6 poêles d'un poids de 5 livres à 3 arrobes évalués à 175 pesos ; des moules à cassonnade et 87 formes pour le sucre inventoriées pour 25 pesos environ, l'ensemble de la valeur de l'outillage nécessaire à la fabrication du sucre n'atteignait donc pas 2.000 pesos.

De même, les deux moulins à sucre, l'officine et les chaudières, la purgerie, 6 chaudrons en bronze, 7 poêles en cuivre, les moules à cassonnades et la balance de l'*hacienda* Yapatera ne valaient pas plus de 1.800 pesos en 1792. Sur l'*hacienda* Jambur, le bâtiment des chaudières, les deux moulins, trois fonds en bronze, 8 poêles, les étales pour la cassonnade ne dépassait pas 1.300 pesos en 1796.

A Piura, la production du sucre - qui se limitait d'ailleurs en grande partie à de la cassonnade - était plutôt une affaire artisanale même si certains domaines comme Saconday, Jambur, Yapatera, ou Monte de los Padres plus tard, y consacraient une bonne partie de leur terres et de leur main d'oeuvre esclave.

Pour les *haciendas* céréalières, le principal investissement était bien souvent le moulin à farine. Comme pour le moulin à sucre, les techniques en usage n'évoluèrent pratiquement pas pendant la période coloniale. Quelques domaines en étaient équipés dès la première moitié du 17<sup>ème</sup> siècle. Le premier semble avoir été érigé sur les terres de Santa Ana avant 1595, non loin de Piura la Vieja, l'emplacement de la capitale régionale entre 1534 et 1578. L'*hacienda* Yapatera possédait elle aussi un moulin avant 1614, tandis que Diego de Torres dotait son *hacienda* de Chapica d'un moulin à farine entre 1614 et 1624. Dans la sierra, seule l'*hacienda* Samanga, aux confins de la province d'Ayabaca, détenait un

moulin au début du 17<sup>ème</sup> siècle : il était évalué à 350 *patacones* en 1614<sup>412</sup>. Au début du 17<sup>ème</sup> siècle, les premiers moulins à farine avaient d'abord été installés sur des domaines de la côte. Puis peu à peu, ils devinrent surtout l'apanage de quelques importantes *haciendas* de la *sierra*. L'*hacienda* Siclamache en possédait un que l'on évaluait à plus de 1.500 pesos en 1651. Entre 1660 et 1680, l'*hacienda* Pariguanás fut dotée d'un moulin que l'inventaire de 1680 estimait - bâtisse et outillage compris - à 1.200 pesos. L'*hacienda* Chulucanas, installa un moulin sur son annexe de Pasabamba avant 1711.

L'*hacienda* Congoña ne comptait pas encore de moulin en 1716. L'inventaire de 1766 dénombrait un, et l'inventaire de 1774 même deux moulins. Les *haciendas* Culucan-Coloncolon et Yervas Buenas possédaient, quant à elles, un moulin depuis le milieu du 18<sup>ème</sup> siècle au moins.

**Tableau 70 : valeur de quelques moulins à farine des *haciendas* de Piura.**

date	<i>hacienda</i>	valeur du moulin	% <sup>a</sup>
1651	Siclamache	1.500	15
1680	Pariguanás	1.200	11
1711	Chulucanas	300	4
1774	Congoña	1.000 <sup>b</sup>	3
1774	Saconday	150	1
1805	Culucan-Coloncolon	300	3
1807	Pariamarca-Sapse	200	3
1808	Simiris	60 <sup>c</sup>	4
1848	Pariguanás	550 <sup>d</sup>	1

<sup>a</sup> pourcentage de la valeur totale du domaine. <sup>b</sup> de deux moulins.

<sup>c</sup> deux pierres seulement. <sup>d</sup> de trois moulins.

Ces moulins se composaient habituellement de deux grandes pierres cerclées de fer, l'une gisante (*solera*) et l'autre tournante (*voladora*), du trémie dans lequel on versait le blé (*tolva*), d'une roue hydraulique (*rodesno*) et de canaux, en bois ou mortier de chaux, apportant l'eau. Tous les inventaires, du 17<sup>ème</sup> au 19<sup>ème</sup> siècles, les décrivent pratiquement en termes identiques<sup>413</sup>.

<sup>412</sup> ADP. F. de Mendoza, leg. 40, 1615; F. de Mendoza, leg. 42, 1624.

<sup>413</sup> Le moulin de Pariguanás en 1709 : "*un molino con su cassa cubierta de paxa las paredes de tavique y su puerta de madera con dos armellas dos piedras la una boladora con sinchon de fierro con dos dedos poco mas de canto una tolva su rodesno dos palafierros dos laminas dos porrones un dado su canal y chiflon de madera tres picaderas un macho de fierro un martillo*".

Le moulin de Yapatera en 1724 : "*Yten una casa de adobes con su techo de paja y su alto con un poco de mays en masorcas que abra cosa de tres almudes, y dos bancos y debajo de dho alto el molino de dha Asienda que se compone de dos piedras Grandes solera y boladora y esta con sincho de fierro. Yten un cajon arinero tolba y canaleta; un rodesno con su lado y goron, palaxierro y la bija, y tres sinchos de fierro que*

*Le petit outillage*

Si l'habitation, les moulins à sucre, les moulins à farine représentaient les principales dépenses en infrastructure et en matériel des *haciendas*, ces domaines avaient aussi besoin de nombreux petits outils indispensables à l'agriculture et à l'entretien des infrastructures. En 1637, l'outillage de l'*hacienda* Yapatera se composait de petits ustensiles pour l'agriculture mais aussi d'instruments de forge, d'outils de charpentier etc.. En matière d'instruments agricoles, l'*hacienda* comptait alors 8 machettes, 12 bêches et 10 haches mais aucune araire. En 1724, ce même outillage était aux mains des esclaves : l'inventaire dénombrait alors 17 haches, 21 bêches, et une vingtaine de machettes de différents types. L'évaluation de 1792 ne mentionnait pas d'outils agricoles probablement inventoriés avec les esclaves, et en 1833, l'*hacienda* ne comptait plus que 12 haches, 12 machettes et 12 bêches toutes en mauvais état. Entre le milieu du 17<sup>ème</sup> siècle et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, les principaux ustensiles de l'agriculture des vallées côtières furent et restèrent la bêche - *lampa* -, le pic - *barreta* -, la hache et les machettes - *machete calabozo*, *de cinta* ou *corbillo*. Comme l'indiquait Lecuanda en 1793, l'araire n'avait guère d'utilité dans cette agriculture d'irrigation qui avait plutôt besoin de petits outils pour gratter la surface du sol et ouvrir les rigoles d'arrosage<sup>414</sup>. Les haches et machettes servaient quant à elles, selon la saison, au défrichage ou à la coupe de la canne.

La situation n'était pas très différente sur les domaines de la sierra, même si l'araire y jouait un plus grand rôle. En 1680, l'*hacienda* Pariguanás par exemple comptait sept paires de boeufs de traits avec leurs araires et socs évalués à 120 pesos soit 1 pour cent environ de la valeur total du domaine. L'inventaire recensait aussi 6 bêches, 6 haches et 6 machettes qui elles n'étaient estimées qu'à 36 pesos, soit 2 pesos par outil. En 1709, par contre, l'*hacienda* Pariguanás était équipée de 27 bêches, 18 hâches, 11 machettes, 39 faucilles, 3

---

*sirben en dho rodesno y otros ynstrumentos consernientes a dho molino, la canal de cal y ladrillo y la Asequia corriente y su compuesta"*

Le moulin de Coloncolon en 1805 : "*Se ymbentarean una casa de molino compuesta de una piesa de tabiq<sup>e</sup>. cubierta de paja su puerta de tabla con su chapa sin yabe todo maltratado y dentro su molino con su piedra solera bien gastada su boladora corr<sup>te</sup>. su armant<sup>to</sup>. rodesno, usillo, gorron, palafierro, dado, crusero, toma y herido corr<sup>te</sup>. todo y tambien dies pellejos biejos todo en tresien<sup>s</sup>. p<sup>s</sup>"*

<sup>414</sup> Lecuanda, Descripción geográfica del partido de Piura perteneciente a la intendencia de Trujillo [1793] p.223 : "*En este partido de Piura en la parte de los valles, preparan generalmente sus labradores las tierras por medio de la lampa de fierro, y de un pico, cuyo cabo y punta es de la sólida y fuerte madera de Algarrobo, sin que como en otras partes usen del arado. Luego que el terreno está humedecido con la agua de los rios, abren un quadro con la lampa, pasando con el segundo instrumento del pico a formar un agujero adonde echan seis ú ocho granos de maiz, de que recogen por la fertilidad natural hasta tres cosechas en los seis meses. La primera es muy abundante, la segunda necesita alguna mas profunda excavacion, y aun asi es ménos su fruto; y la tercera aun internandola mas es muy escasa..."*

pics dont le poids en métal s'élevait au total à 145 livres soit quelque 70 kg, mais ne comptait plus que 4 araires. En 1848, l'outillage agricole de l'*hacienda* était devenu insignifiant : alors que le domaine était évalué à plus de 45.000 pesos, les 6 pics, 8 bêches, 2 haches, 2 machettes et 3 socs d'araires que dénombrait l'inventaire valaient moins de 20 pesos. Les haches et les machettes ne coûtaient alors plus que 6 réaux et les bêches même plus que 4 réaux pièce soit une baisse nominale d'environ 70 pour cent de leur prix depuis 1680. Sur ce domaine, au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, l'agriculture n'était plus pratiquée en faire valoir direct.

**Tableau 71 : l'outillage agricole de quelques *haciendas* de Piura au 18<sup>ème</sup> siècle.**

Type d'outil	Bêches <sup>a</sup>	Haches	Machettes <sup>b</sup>	Pics, Houes <sup>c</sup>	Faucilles	Araires, reilles <sup>d</sup>
Hda Morropón (1705)	21	16	21	-	-	3
Hda Pariguanás (1709)	27	18	11	3	39	4
Hda Yapatara (1724)	21	17	20	-	-	-
Hda Pocluz (1729)	3	11	8	2	16	4
Hda Bigote (1735)	8	6	10	1	-	-
Hda Sancor (1748)	12	10	7	1	-	2
Hda Olleros-Llanta (1759)	17	14	18	8	-	18
Hda Congoña (1774)	27	8	7	2	-	16
Hda Aranza y Libin (1780)	8	2	5	2	-	-
Hda Samanga (1789)	6	4	5	1	8	6

<sup>a</sup> *Lampas*. <sup>b</sup> *Calabosos, corbillos*. <sup>c</sup> *Barreta, Barreton, Azadon*. <sup>d</sup> *Rejas, puntas*

Les instruments de l'agriculture ne constituaient qu'une très faible partie de la valeur des *haciendas*. A la fin du 17<sup>ème</sup> siècle et au début du 18<sup>ème</sup> siècle, cette part était plus importante en raison de la rareté de l'outillage en fer et donc de son prix élevé, mais aussi parce que les propriétaires investissaient dans la conduite directe de leurs domaines. Au 19<sup>ème</sup> siècle, les domaines n'achetaient quasiment plus cet outillage, dont la charge revenait aux tenanciers. De plus le prix du matériel en fer avait beaucoup baissé. Conséquence : les araires, les bêches, les machettes n'avaient plus aucune valeur face à la montée des prix de la terre.

### *Les cultures*

Dans la plupart des cas, les inventaires ne tenaient pas compte des cultures ou alors les évaluaient directement avec le fonds du domaine. Les champs de canne à sucre (et parfois les bananeraies) faisaient l'exception : on consignait à la fois leur état, leur valeur, leur nombre, rarement leur taille.

A défaut de sources plus précises, l'évolution du nombre de carrés de canne à sucre cultivés sur quelques unes des grandes propriétés foncières peut être un bon indice du développement des cultures et de l'avancement de la colonisation intérieure des *haciendas*.

**Tableau 72: l'évolution du nombre de carrés de canne à sucre sur quelques haciendas de Piura.**

<i>Hacienda</i>	Date	Carrés	<i>Hacienda</i>	Date	Carrés
Saconday	1746	8	Pariguanás	1680	0
	1759	34		1709	7
	1774	21		1755	10
	1797	22		1848	15
Yapatera	1614	1	Morropón	1679	0
	1637	1		1691	13
	1688	5		1705	20
	1711	24		1814	12
	1792	25		1823	24
	1833	16		1856	6

La culture de la canne ne prit son essor qu'à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, ce que nous laissait déjà supposer l'évolution du nombre des moulins à sucre. Toujours d'après le nombre des carrés de canne à sucre, les plus importants domaines sucrier auraient été, par ordre, les *haciendas* de Saconday, Yapatera, Jambur et Morropón. Il faut toutefois nuancer ce jugement dans la mesure où la taille des carrés variait énormément d'une *hacienda* à l'autre. En 1709, l'*hacienda* Pariguanás, par exemple, comptait 7 carrés de canne qui couvraient une surface de 3,6 ha, soit une moyenne d'environ 5.000 m<sup>2</sup> par carré. En 1789, un inventaire dénombrait 22 carrés sur l'*hacienda* Samanga pour une surface totale dépassant légèrement 7 ha : dans ce deuxième cas, la surface moyenne des carrés de canne à sucre n'atteignait qu'à peine 3.000 m<sup>2</sup>. A la même époque, les 10 carrés de l'*hacienda* Aranza et Libin étaient supposés mesurer 60 *varas* de côté chacun : leur surface ne s'élevait donc qu'à 2.500 m<sup>2</sup> environ.

**Tableau 73 : la canne à sucre sur les haciendas de Piura à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.**

<i>Hacienda</i> (année)	nb. de carrés de canne	valeur en pesos	valeur de l' <i>hacienda</i>	%
Jambur (1774)	24	1.000	10.513	9,5
Saconday (1774)	24	750	17.041	
Congoña (1774)	19	950	30.672	3,1
Aranza (1783)	20			
Yapatera (1789)	25	442	37.855	1,2
Samanga (1789)	22	1.310	27.295	4,8
Santa Ana (1800)	14	750	36.486	2,1

La valeur des carrés de canne n'est pas non plus un indicateur fiable de l'importance des surfaces cultivées mais indique le plus souvent l'état de la canneraie. Dans le cas de Jambur en 1774, comme celui de Samanga en 1789, l'inventaire décrit des champs de canne soignés, en bon état : la valeur moyenne du carré est alors supérieure à 50 pesos. Pour

Samanga, l'hectare de canne était évalué à 182 pesos. Par contre, dans le cas de Yapatera, les 25 carrés, dont bon nombre étaient à l'abandon, ne valaient pas plus de 442 pesos en 1789, soit moins de 20 pesos par carré. Dans l'ensemble, même pour les *haciendas* entièrement dédiées au sucre, la canneraie ne représentait que rarement plus de 5 pour cent de la valeur totale du domaine.

A partir du 19<sup>ème</sup> siècle, le sucre semble perdre de son attrait. Alors que de nombreuses *haciendas* cultivaient activement la canne au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, certaines abandonnèrent leurs canneraies dès la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Ce fut le cas de l'*hacienda* Sancor, qui, alors qu'elle cultivait plus de 17 carrés de canne en 1767, fut complètement abandonnée vers la fin du 18<sup>ème</sup> siècle et vendue aux enchères en 1804. Ce fut aussi le sort de l'*hacienda* Yapatera qui ne comptait plus que 16 carrés à peu près inutilisables en 1833. De même l'*hacienda* Morropón, en 1814 ne comptait qu'une douzaine de carrés dont 9 impraticables. Elle se releva ensuite puisqu'elle cultivait 24 carrés en 1823. Mais en 1856, elle avait de nouveau réduit sa canneraie à 6 carrés.

La plupart des domaines exploitant la canne avaient aussi une bananeraie ou une *huerta* avec des arbres fruitiers. C'est encore sur l'*hacienda* Yapatera qu'un inventaire nous découvre pour la première fois une petite bananeraie en 1724. Aucun inventaire antérieur à cette date ne mentionnait cette plante. Doit-on conclure que la banane ne fit son apparition que dans la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle ? A partir de cette époque en tout cas, comme pour les carrés de canne, les inventaires mentionnent en général la valeur de la bananeraie et parfois le nombre de bananiers plantés.

**Tableau 74 : les bananeraies sur les *haciendas* de Piura à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.**

<i>Hacienda</i> (année)	nb. de bananiers	valeur en pesos	valeur de l' <i>hacienda</i>	%
Jambur (1774)	1.000	200	10.513	1,9
Somate (1757)	1.000	200	19.714	1,0
Bigote (1777)	1.200	450	17.113	2,6
Yapatera (1789)	1.000	125	37.855	0,3
Samanga (1789)	2.000	500	27.295	1,8
Lalaquiz-Pajonal (1816)	1.800	225	8.243	2,7

Le pied du bananier était normalement évalué à 2 réaux et à 1 réal seulement lorsque l'état de la bananeraie était déplorable. En général, les principales *haciendas* sucrières possédaient aussi les plus grandes bananeraies : entre 1.000 et 2.000 pieds le plus souvent. Mais de nombreux domaines où l'exploitation de la canne ne dépassait pas 10 carrés, comptait eux aussi des bananeraies avec 200 à 1.000 pieds. Sur l'*hacienda* Bigote, par exemple, la bananeraie comptait 800 pieds en 1735. Sur Sancor, on avait planté de 900 à 1.000 pieds en 1748 ; sur Llanta, 400 pieds en 1759 ; sur l'*hacienda* Quiroz, 400 pieds en 1765. Sur Malacasí, 2 bananeraies dénombraient 200 et 300 pieds respectivement en 1766.

L'*hacienda* Chapica comptait 600 pieds en 1778 ; Aranza-Libin (San Pablo), 250 pieds en 1783.

#### LE BÉTAIL

L'importance des troupeaux de petit bétail sur la côte de Piura a été présentée dans un chapitre précédent. Ces troupeaux représentaient souvent le seul capital des grands domaines du Moyen-Piura, du Chira au 17<sup>ème</sup> siècle. Au 18<sup>ème</sup> siècle cependant leur taille et leur importance diminuaient constamment.

L'évaluation des domaines de don Carlos del Castillo, le principal éleveur de petit bétail en 1757 montre que les 12.870 têtes de bétail ovins et caprins qu'il possédait ne représentaient plus que 15 pour cent du prix de ses *haciendas*. Sur certaines de ces propriétés le petit bétail restait bien le seul capital, mais l'augmentation du prix des terres, en dépréciait la valeur. Un demi siècle plus tard, lorsque l'on inventoria les mêmes domaines - principalement l'*hacienda* de Somate - alors propriété de son neveu don Sylvestre Antonio del Castillo, on ne dénombra plus que 4.215 caprins et ovins, dont la valeur ne représentait pas plus de 5 pour cent de l'ensemble de ces biens.

En 1778, l'inventaire des biens de don Juan Gervacio de Taboada - lui aussi l'un des principaux savonniers et grands éleveurs de petit bétail de Piura -, ne dénombrait pas plus de 4.702 têtes de caprins et ovins évaluées à 3.556 pesos ce qui représentait moins de 10 pour cent de la valeur de ses *haciendas* de La Matanza, Pabur, Chapica.

**Tableau 75 : le petit bétail des principaux domaines d'élevage de la côte de Piura au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle.**

<i>Hacienda</i> (année)	nb. de têtes	valeur en pesos	valeur des domaines	%
Ñomala, Santa Ana (1752)	4.000	~3.000	25.000	12,0
Somate, Somatillo, Givito, Poechos, Tambogrande (1757)	12.870	8.789	56.576	15,5
La Matanza, Pabur, Franco, Chapica (1778)	4.702	3.556	37.934	9,4
Malingas-Chapairá (1786)	2.586	~2.000	29.000*	6,9

~ : estimation de la valeur des troupeaux. \* valeur de la savonnerie comprise.

Le cas de l'*hacienda* Malingas et Terela, l'un des plus grands domaines d'élevage côtier au 17<sup>ème</sup> siècle est encore plus flagrant : en 1698, don Andres de Urbina avait rassemblé plus de 12.000 têtes de petit bétail sur les terres de Malingas, Terela, Suipirá et Pelingará. En 1786, l'*hacienda* Malingas ne comptait que 1.400 têtes, l'*hacienda* Terela devenue Chapairá, 1.186 têtes, et les *haciendas* Chipillico, Pelingará et Suipirá 1.700 têtes de caprins et ovins seulement en 1779. Les troupeaux de petit bétail de ce grand domaine qui éclata dès la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle avaient été divisés par quatre en un siècle.

En 1736, à la mort de don Antonio Rodriguez de Taboada, l'*hacienda* Ñomala avec les sites de Santa Ana, San Martin, Chapica etc.. comptait encore 6.000 têtes de petit bétail. En 1752, lorsque don Phelipe Gonzales Carrasco céda le même domaine au licencié don Andres de Velasco y Zalaras, il n'en dénombrait plus que 4.000 têtes<sup>415</sup>, et lorsque les terres de ce qui deviendrait l'*hacienda* de Santa Ana ou Monte de los Padres furent séparées de Ñomala au début du 19ème siècle, ce domaine sombra dans l'insignifiance la plus complète.

En 1719, l'*hacienda* Ocoto, comptait 2.337 têtes de petit bétail, mais seulement 1.000 en 1759, et aucune en 1774<sup>416</sup>. De même, l'*hacienda* Locuto rassemblait 1.996 têtes de petit bétail en 1735 selon l'exécution testamentaire de son propriétaire don Juan Antonio Arias Noguerol, et plus aucune au 19ème siècle selon un inventaire de 1842<sup>417</sup>. Les inventaires de ces domaines vers 1820, montrent que les troupeaux n'avaient pas complètement disparu. Mais leur élevage avait été relégué aux tenanciers qui payaient leur bail en partie en têtes de caprins ou ovins : 124 par exemple annuellement sur l'*hacienda* Chapairá, 77 sur Locuto, mais 21 seulement sur Ocoto<sup>418</sup>. Cela confirme encore une fois que l'apogée de l'élevage du petit bétail se situa au 17ème et au début du 18ème siècle, puis se délita au cours de la seconde moitié du 18ème siècle pour finalement devenir insignifiant à partir de 1820.

Sur les *haciendas* de la *sierra*, le petit bétail ne représentait presque toujours qu'une partie infime de la valeur du domaine : il se limitait le plus souvent à de petits troupeaux d'ovins de moins de 200 têtes. Seules les *haciendas* Congoña et Pariguanás possédèrent des troupeaux consistants de moutons de plus de 1.000 têtes dans la seconde moitié du 18ème siècle : le troupeau de Congoña par exemple ne valait cependant que 550 pesos soit moins de 2 pour cent de la valeur totale de l'*hacienda* en 1774.

Le principal capital des domaines de montagne fut donc souvent le gros bétail, c'est-à-dire les troupeaux de vaches et de juments, les uns destinés à la production laitière et les cuirs, les autres à l'élevage des mules. L'examen des huit plus importantes *haciendas* de la sierra montre que la concentration maximum de bétail fut obtenue au début du 18ème siècle. Ainsi le premier inventaire de l'*hacienda* Pariguanás mentionnait seulement 80 bovins et 326 équidés en 1609. En 1655, la population bovine était multipliée par trois, alors que le nombre des équidés - principalement des juments - stagnait. En 1680, l'inventaire compta sans faire de distinction 1.831 têtes de gros bétail. En 1709, alors que les équidés ne dépassaient toujours pas les 320 têtes, les troupeaux de bovins avaient atteint

---

<sup>415</sup> ADP. Int. c. ord. leg. 23, exp. 409, 1803 ; Mathias de Baldivieso, leg. 1, 1752, f. 204.

<sup>416</sup> ADP. A. Rodriguez de las Varillas, leg. 112, 1719, f. 153 ; Mathias de Baldivieso, leg. 2, 1759, f. 203.

<sup>417</sup> ADP. Cor. c. ord., leg. 26, exp. 539, 1735.

<sup>418</sup> ADP. GPM. leg. 4, exp. 71, 1822, ff. 3-9.

le chiffre impressionnant de 2.332 têtes. Après cette date, les inventaires établissent une baisse du nombre d'animaux. Certes, la vente de certaines parties de l'*hacienda* entraîna probablement ce déclin, mais cette tendance est observable sur d'autres domaines : il en est ainsi de l'*hacienda* Pillo, pour laquelle on constate un fort accroissement au 17ème siècle, un maximum en 1680, un déclin au 18ème siècle, puis un regain au 19ème siècle.

**Tableau 76: l'évolution du nombre de têtes de gros bétail sur des *estancias* de la *sierra* de Piura.**

<i>Hacienda</i>	année	bovins	équidés <sup>1</sup>
Pillo	1644	600	470
	1680	2855	
	1710	1540	892
	1783	1080	689
	1805	1073	520
	1840	1311	554
Matalacas	1624	250	325
	1637	400	410
	1652	800	166
	1699	900	700
	1722	1000	500
	1769	710	638
Congoña	1662	2400	440
	1680	3216	392
	1690	3000	440
	1766	1250	1229
	1774	1400	1343
Pariguanás	1609	80	336
	1655	244	320
	1680	1831	
	1709	2332	326
	1767	1217	222
	1848	1636	703
Olleros	1621	700	390
	1646	600	1062
	1759	1052	1329
	1820	1690	496
Pocluz	1618	100	168
	1661	135	172
	1666	600	414
	1729	276	83
	1761	500	439
Cachiaco	1645	300	151
	1707	266	75
	1720	350	284
	1738	428	240
	1765	504	127
	1783	612	300

	1660	1000	-
	1691	1186	122
	1719	1300	430
Samanga	1743	937	
	1745	500	200
	1788	1834	453
	1826	1385	196

<sup>1</sup> principalement des juments, mais aussi des mules, des ânes, des chevaux..

Dans l'ensemble, au début du 17<sup>ème</sup> siècle, le nombre des équidés avait augmenté plus rapidement que celui des bovins. Les propriétaires fonciers de montagne semblent avoir été d'abord intéressés par l'élevage de mules à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle, puis se seraient tournés vers l'élevage des vaches au 17<sup>ème</sup> siècle. Quant au recul du bétail au 18<sup>ème</sup> siècle, n'est-il pas la conséquence de la colonisation intérieure des *haciendas* et le développement de certaines cultures, exposés plus haut ?

Ces imposants troupeaux de gros bétail constituaient une bonne partie de la valeur des domaines. Les premières évaluations distinctes du bétail dans la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, nous montrent qu'il représentait en moyenne près d'un tiers du prix global des domaines.

**Tableau 77 : la valeur du gros bétail des *haciendas* de Piura dans la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle.**

<i>Hacienda</i> (année)	valeur en pesos	valeur de l' <i>hacienda</i>	%
Congoña (1766)	7.339	26.763	27,4
Pillo (1783)	7.824	23.265	33,6
Samanga (1789)	11.142	27.295	40,8
Libin-Aranza (1789)	5.667	17.784	31,9

Les *haciendas* de Piura ne furent jamais d'immenses "seigneuries" où régnaient en quasi rois les propriétaires du fonds. L'atmosphère d'isolement et l'autosuffisance des *haciendas* dépeint par Gabriel García Marquez dans son roman "Cent ans de solitude", n'est pas une caractéristique des domaines de cette région. Les lignées de "nobles" accaparant les fonds tout au long de la période coloniale y sont inconnues : les domaines changeaient régulièrement de main bien qu'à l'intérieur d'une élite restreinte.

D'autre part, les inventaires ont montré que les domaines de Piura n'avaient guère spécialisé leurs activités et qu'ils pratiquaient en général à la fois l'élevage et la culture. En schématisant, on peut distinguer trois types d'exploitations dans le Piura colonial : les premiers, situés sur la côte élevaient avant tout du petit bétail, mais aussi un peu de gros bétail sur les pâturages de la savanne arborée ; les deuxièmes installées dans les vallées irriguées du Haut-Piura, du Quiroz cultivaient la canne à sucre, des bananeraies et des

arbres fruitiers mais possédait aussi du bétail ; enfin, les troisièmes, établies sur les hauteurs de la sierra, élevaient des bovins, des mules et cultivaient des céréales. Un grand domaine de Piura cumulait souvent deux, parfois les trois types d'exploitations.

Finalement, ces inventaires montrent que malgré quelques tentatives à la fin du 17ème siècle, et au début du 18ème siècle, les grands propriétaires n'investirent généralement que fort peu sur des domaines où, en dehors des esclaves de quelques *haciendas* sucrières, le bétail représentait généralement la plus grande richesse.